

Louise Ackermann

Pensées d'une solitaire de M^e Ackermann
suivies du Journal de M^e Ackermann



Livre unique

Collection Génie public

1813-1890 : le destin de Louise Ackermann s'inscrit dans l'histoire du XIX^e siècle. Après le décès de son mari, Paul Ackermann, en 1846, elle se retire dans son domaine de La Lanterne, sur une colline près de Nice. Elle y écrit une œuvre de maturité composée de contes versifiés, de poèmes... dans laquelle les *Pensées d'une solitaire* sont une forme d'aboutissement.

Composées de cent quarante-deux réflexions et maximes écrites à partir du journal qu'elle tint de 1849 à 1869, elles furent publiées en 1882, rééditées l'année suivante et en 1903 grâce au travail de Louise Read. L'ouvrage offre une synthèse de la démarche poétique et philosophique de Louise Ackermann où elle apparaît telle que la décrit Barbey D'Aurevilly, « le muscle de gladiateur tendu jusqu'à se rompre contre la Fatalité invincible, contre cet effroyable train des choses qui va passer tout à l'heure et tout anéantir. »

Après Morphine de Jean-Louis Dubut de Laforest, Victor Flori nous invite à redécouvrir celle que l'on surnomma la « Muse du pessimisme » dans une édition entièrement nouvelle de ses Pensées accompagnées du Journal de Madame Ackermann qui en constitue la source.

ISBN : 978-2-917649-35-0

4,50 €

Collection Génie public

Louise Ackermann

**Pensées
d'une solitaire**

suivies du Journal de Madame Ackermann

édités et annotés par Victor Flori



Le livre unique

Cette édition a été établie pour l'anniversaire de Simone Malifaud, le
10 septembre 2008.

Victor Flori

Préface

Existe-t-il une littérature féminine spécifique qui se distinguerait d'une littérature masculine ?

Quand on évoque le XIX^e siècle, les premiers écrivains qui nous viennent à l'esprit sont des romanciers : Stendhal, Zola, Balzac... des poètes : Rimbaud, Verlaine, Baudelaire... et ce sont des hommes.

Pourtant, c'est au XIX^e siècle que les femmes apparaissent et s'inscrivent durablement dans l'univers littéraire : Madame de Staël, Marceline Desbordes-Valmore ou encore George Sand ne sont certes pas les premiers noms qui nous reviennent mais leurs œuvres sont bel et bien passées à la postérité, au point qu'elles connaissent de nombreuses rééditions et traductions.

Distinguer deux littératures selon le sexe des auteurs, c'est ignorer comment se font les livres. Chaque écrivain, qu'il s'agisse d'une femme ou d'un homme, situe son œuvre dans une histoire des arts dont il s'inspire, qu'il commente, qu'il critique et dont il rend possible le prolongement après lui, ou après elle.

Dans cette histoire, les contes, les poèmes et les pensées de Louise Ackermann connaîtront un réel succès dès leur publication, comme en atteste le nombre des articles élogieux publiés en août 1890 après sa mort. Dans *Le Gaulois*, Paul Roche estime qu'elle est « une des plus grandes poétesse de notre époque », dans *La Justice*, Amaury écrit qu'elle est « un poète merveilleusement doué, au-dessus de son siècle ». On rapporte aussi les propos de Sully-Prud'homme pour qui Louise Ackermann allie « la vigueur de la pensée à l'éloquence de l'expression. »

Quelques années plus tôt, Barbey D'Aurevilly avait écrit dans la *Revue des deux mondes* qu'elle était « tout à la fois un monstre et un prodige, un prodige par le talent et un monstre par la pensée », elle était une femme « au muscle de gladiateur tendu jusqu'à se rompre contre la

Fatalité invincible, contre cet effroyable train des choses qui va passer tout à l'heure et tout anéantir. »

*

Louise Véronique Choquet est née à Paris le 30 novembre 1813 où elle étudie et manifeste très tôt des talents poétiques comme elle l'indique dans son autobiographie, *Ma vie*, au point que certains de ses premiers poèmes seront lus et annotés par Victor Hugo lui-même !

En 1838, elle part étudier une année à Berlin pour parfaire sa connaissance de la langue allemande. Elle y revient trois années plus tard ; elle rencontre Paul Ackermann avec qui elle se marie. Mais l'union est bien courte puisqu'il décède après seulement deux années.

Elle décide alors de rejoindre une de ses sœurs dans la région de Nice ; elle y achète un domaine sur la colline de la Lanterne où elle travaillera en « bourgeoise propriétaire terrienne » selon l'expression de Bernard Barbey qui, dans *Le séjour de Madame Ackermann à Nice*, se plaît à rompre l'illusion « d'anachorète dans son ermitage » qui transparaît dans ses œuvres.

C'est tout de même dans cette solitude niçoise qu'elle retrouve le goût d'écrire et en 1855, elle publie une série de contes versifiés inspirés de la littérature indienne. Mais c'est avec la poésie qu'elle connaîtra le succès. En 1871 paraissent les *Poésies philosophiques* d'abord chez un éditeur niçois et dans un tirage très limité. Elle envoie un exemplaire à un journaliste parisien à la mode, Elme-Marie Caro, qui écrit dans le *Mercur de France*. Il rédige un article dithyrambique intitulé « Un poète positiviste » en 1874 qui va donner à l'ouvrage un rayonnement considérable et entraîner sa réédition la même année chez l'éditeur Alphonse Lemerre.

Le titre du recueil évoque les *Pensées philosophiques* de Diderot, et avec une démarche que l'on qualifiera de pessimiste, elle aborde les grands thèmes existentiels et développe une esthétique qui se distingue nettement des tentatives du *Parnasse contemporain* et de « l'art pour l'art » qui privilégie la forme. Son originalité lui vaudra d'être remarquée, même si aujourd'hui on peut être dérouté par l'ampleur des sujets abordés.

En 1882 paraissent les *Pensées d'une solitaire*, recueil de pensées et de maximes, précédés de *Ma vie*, son autobiographie déjà publiée en 1874 dans l'édition complète de ses poésies. *Ma vie* apporte de précieux renseignements, mais elle donne aussi le sentiment que l'auteur souhaitait garder la maîtrise du personnage littéraire qu'elle avait créé, tel Montaigne dans sa *librairie*, retirée dans ses lointaines collines niçoises. N'y apparaît pas, notamment, comment elle passa de longues années à exploiter le domaine de La Lanterne.

C'est pourtant ce qui explique que son œuvre soit relativement réduite en volume, comparée à celle d'un Dubut de Laforest par exemple pour qui l'écriture était aussi un moyen de subsistance. Chez Louise Ackermann, l'écriture est d'abord et avant tout ce qui permet de se situer et de s'inscrire dans une histoire littéraire, comme en atteste cette pensée :

En fait de poésie, je ne suis qu'un simple amateur, mais j'ai beaucoup vécu avec les grands maîtres. Je fais plus que les goûter, je les aime passionnément, aussi bien Lucrèce que La Fontaine. Je sais donc un gré infini aux esprits délicats qui ont découvert dans le peu que j'ai écrit les traces de ce commerce et de cet amour.

Son œuvre est celle d'une femme qui évoque et commente ses lectures, et qui situe ainsi ses propres écrits par rapport à d'autres auteurs, nombreux à être évoqués : Byron, Shelley, La Fontaine, Desbordes-Valmore, ou encore Musset qu'elle affectionne particulièrement.



Après le succès de ses poèmes, on peut s'étonner que Louise Ackermann se consacre au genre des pensées, réflexions et maximes, tant il semble tombé en désuétude aujourd'hui.

Pourtant, depuis les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle, force est de constater que les plus grands écrivains s'y sont essayés, ce qui explique sans doute le choix de Louise Ackermann pour ce genre particulier.

C'est d'abord La Rochefoucauld qui élève les maximes à la hauteur d'un genre littéraire. Comme le note Roland Barthes dans l'article qu'il lui consacre dans le *Degré zéro de l'écriture* :

La maxime est un objet dur, luisant – et fragile – comme le corselet d'un insecte ; comme l'insecte, elle possède la pointe, ce crochet de mots aigus qui

la termine, la couronne – la ferme, tout en l'armant (la maxime est armée parce qu'elle est fermée).

Leur force explique sans doute l'intérêt immédiat du public. Elles sont la forme privilégiée de bien des moralistes car elles représentent un moyen efficace de tendre un miroir critique à la société. Après La Rochefoucauld, La Bruyère les accompagnera de portraits, autre manière de formuler des critiques. La pensée par fragment est finalement la forme que choisissent de bien des philosophes : c'est celle qu'adoptera Blaise Pascal, et après lui Voltaire et Montesquieu notamment y consacreront une partie de leurs écrits.

Mais ce sont sans doute les *Pensées philosophiques* de Diderot dont l'influence est la plus nette chez Louise Ackermann. Véritable manifeste de l'athéisme, elles imprègnent toute la critique de la dévotion très présente dans les *Pensées d'une solitaire*.

On retrouve dans ce livre les thèmes qui lui sont chers. La féminité tout d'abord. Considérée parfois comme une féministe avant l'heure, ou à l'inverse comme une auteur sentimentaliste, préjugé le plus courant vis-à-vis à la littérature féminine, l'approche de Louise Ackermann apparaît bien plus nuancée que ces deux extrêmes. Sa démarche n'est pas celle d'un combat militant ou au contraire une exploration du sentiment amoureux, mais elle montre toute la complexité de la situation de la femme dans la société du XIX^e siècle. Daniel Stern consacre la seconde partie de ses *Esquisses morales* à « la femme », et on y décèle souvent les préjugés de son temps, ce n'est pas le cas chez Louise Ackermann.

Le second sujet important est la critique de la dévotion qui prolonge celle de Diderot et avant lui de Montesquieu. Mais ce qui est paradoxal chez Louise Ackermann, c'est qu'elle ne s'accompagne pas d'un rejet véritable de la foi, et encore moins de la morale.

Enfin, une grande partie de ses réflexions est consacrée à la poésie elle-même. Bien des remarques proposent des définitions de la poésie, du poète qui, plutôt que des assertions péremptoires, sont révélatrices d'une recherche, de la quête de Louise Ackermann, et de tous ceux qu'anime une ambition littéraire.

Note préliminaire

Dans notre édition, les *Pensées d'une solitaire* sont suivies du journal de Louise Ackermann qu'elle écrivit de 1849 à 1869 et qui permet au lecteur de mieux appréhender, de mieux comprendre le recueil. En effet, il existe deux grandes manières d'écrire des maximes. Chez La Rochefoucauld et Lichtenberg par exemple, elles sont rédigées de façon autonome, sans écrit préalable. Mais chez beaucoup de leurs successeurs, elles sont extraites d'œuvres antérieures beaucoup plus vastes, elles sont comme le miel des abeilles issu du pollen, par exemple chez Karl Kraus, auteur allemand de plusieurs recueils de pensées au début du XX^e siècle, notamment *La nuit venue*, ou chez Giacomo Léopardi, auteur italiens du début du XIX^e siècle dont les *Pensées* sont issues du *Zibaldone*. Cette démarche est celle de Louise Ackermann : ses pensées sont les fruits de son journal dont la lecture permet de situer ses réflexions dans leur contexte pour mieux les comprendre, lever certaines ambiguïtés et saisir à quel point elles sont liées à sa vie même.

Les *Pensées d'une solitaire* ont connu trois éditions : en 1882, 1883 et 1903, en tout point identiques, c'est l'édition originale que nous reproduisons aujourd'hui.

Quant au *Journal de Madame Ackermann*, on doit sa publication à Marc Citoleux. En 1906, il avait rédigé une thèse, *La poésie philosophique au XIX^e siècle* dont la seconde partie est consacrée à Louise Ackermann, et en 1927 il publie son journal dans le numéro du 1^{er} mai du *Mercure de France*. Il l'accompagne de nombreuses notes et d'ajouts entre crochets permettant notamment de mieux dater les différents paragraphes. Afin de présenter aujourd'hui le journal dans la forme définitive qu'elle lui a donné, nous ne reproduisons pas ces ajouts.

Les deux textes sont accompagnées de notes expliquant les noms propres, certaines initiales dans le journal et quelques références littéraires que nous avons pu déceler.

V. Flori

Pensées d'une solitaire

Combien le cœur de l'homme est insuffisant ! Il se refuse à la continuité des plus justes douleurs ; un long amour finit par le lasser ; il faut qu'il se repose ou qu'il change.

*

Il est étrange que, parfaitement certains de la brièveté de la vie, nous prenions tant à cœur les intérêts qui s'y rapportent. Quelle est cette activité, ce mouvement à l'entour de places et de richesses, dont nous aurons si peu de temps à jouir ? Et ces pleurs sur des morts chéris que nous irons rejoindre demain ? L'homme sait tout cela, et cependant il s'agite, il s'inquiète, il s'afflige, comme si la fin de ces empressements et de ces larmes n'était pas prochaine, et nulle philosophie ne peut lui donner sur toutes choses l'indifférence qui convient à un condamné à mort sans espoir ni recours.

*

Il y a chez chacun de nous, surtout dans la jeunesse, quelque chose qui chante. La plupart des hommes ne se rendent pas compte de cette musique vague et fugitive ; le poète seul arrête au passage les divins accents.

*

L'adoucissement des mœurs se manifeste par le mouvement actuel contre la peine de mort. Il existe une répugnance croissante contre cet acte de cruauté sociale. Et la peine de l'enfer, qu'en disent messieurs les dévots ? Il me semble que leur Dieu, tout bon Dieu qu'il est, devrait bien venir prendre chez nous des leçons d'humanité.

Il en est de certains points culminants de notre vie comme des hautes montagnes : quelle que soit la distance qui nous en sépare, ils nous paraissent toujours proches.

*

Quel est cet idéal vers lequel la nature s'achemine à travers le temps éternel et les formes infinies ? Nous ne sommes pas le terme de son évolution. Ce n'est point pour aboutir à notre misérable humanité qu'elle a pris son élan de si loin. Ô toi qu'elle entrevoit, être futur, songe à nous qui aurons souffert et peiné pour te frayer la voie !

*

Il ne faut pas se faire d'illusion à cet égard : les douleurs chantées sont déjà des douleurs calmées. Ce n'est point lorsque nous sommes encore engagés dans la sensation que nous serions capables de l'exprimer. Il faut s'écarter de soi-même et se considérer de loin et avec perspective. Nous ne nous peignons bien qu'à la distance du souvenir.

*

Nous mourons presque tous de mort violente, car comment nommer autrement cette rupture douloureuse des liens de la vie ? Mourir ne devrait être que s'éteindre. Pourquoi la cessation de l'existence est-elle si souvent précédée de longues et terribles douleurs ? Pourquoi ce dernier combat ? On dirait que la mort est contre nature, à voir la résistance que la chair et l'esprit lui opposent.

*

Quand le temps a passé sur nos amours et nos douleurs, notre cœur qui s'est calmé reste tout étonné de ses excès.

Nous ne sommes pas maîtres de nos actions. Nous les jugeons, mais elles nous sont imposées par notre nature. Le remords porte donc le plus souvent à faux. L'homme ne devrait avoir que des regrets.

*

Le poète a d'abord été un initiateur ; aujourd'hui il n'est plus qu'un écho.

*

Les croyances religieuses sont comme les vieilles dents : cela branle, mais cela tient.

*

Je sens se relâcher en moi tous les ressorts de l'amour-propre, ceux même qui entretenaient encore quelque peu mon activité littéraire. Comme un vaisseau qui se serait trop approché de sables funestes, je m'enfonce et vais bientôt rester ensevelie dans l'indifférence absolue.

*

Nous sommes ingrats envers les penseurs et les artistes qui nous ont précédés. Que serions-nous sans eux ? Ils ont été les anneaux qui nous relient à la chaîne infinie. Comme dans un cerveau individuel une idée en amène une autre, leur œuvre a suscité la nôtre. Nous ne commençons ni n'achevons rien. Il faudrait remonter bien haut dans la pensée humaine pour trouver le point initial. Heureux, néanmoins encore, ceux auxquels il est donné de continuer.

*

En entrant dans la vie, la femme se met tout d'abord sous la conduite de ses sentiments, et comme ceux-ci sont le plus souvent emportés et aveugles, il en résulte qu'avec de pareils guides elle va parfois donner tête baissée dans toute sorte de broussailles et de précipices, ce dont elle ne laisse pas d'être elle-même fort étonnée.

Le sentiment religieux est naturel à l'homme, au sein de ce mystère dont il se sent enveloppé ; mais qu'on ne me parle pas des religions. Elles imposent des croyances arrêtées et exclusives, lesquelles ne conviennent nullement à un être qui ne sait rien et ne peut rien affirmer.

*

La critique a beau bâtir des théories de l'art, l'artiste n'obéira jamais qu'à une esthétique instinctive et personnelle. Il travaille sur un modèle intérieur, sorte d'idéal individuel, qui n'a rien à démêler avec les règles préconçues.

*

Pour écrire l'histoire de sa propre vie, la mémoire ne suffit point, il faut encore l'imagination : j'entends l'imagination du souvenir, non pas celle qui invente, mais celle qui rassemble et ranime.

*

Il s'en est fallu de bien peu que je ne laissasse ici-bas aucune trace de mon passage. Que la barque s'engloutisse, mais qu'au moins elle laisse derrière elle un sillage !

*

Lamartine¹ a la note magnifique, mais rarement la note émue ; celle-là, c'est le cœur qui la donne. Or, Lamartine n'a guère aimé. Les femmes n'ont été pour lui que des miroirs où il s'est regardé ; il s'y est même trouvé très beau.

*

Nos passions et nos besoins, voilà nos vrais tyrans. On devrait donc toujours être simple et vertueux, ne fût-ce que par amour de l'indépendance.

1. Alphonse Marie Louis de Prat de Lamartine (1790-1869) est un écrivain, un historien et un homme politique français, auteur notamment des *Méditations poétiques* en 1820.

Le mariage est rarement l'union harmonieuse de deux individus qui se trouvent être dans un même état de cœur. Ce n'est le plus souvent qu'un besoin de finir et un désir de commencer qui se rencontrent.

*

Pour réunir autour d'elle tant d'hommes, d'intelligence et d'opinions différentes, pour les monter et les maintenir pendant de longues années à un même degré de ferveur envers sa personne, sans être cependant elle-même douée d'un esprit supérieur, il faut que Madame Récamier¹ ait eu une entente parfaite des diverses vanités. En effet, elle leur rendait toute sorte de services. L'unique affaire de sa vie a été de les deviner à demi-mot, de se prêter à leurs petits calculs, et de leur éviter les mécomptes et les rougeurs. Après avoir éprouvé combien sont fragiles la fortune et la beauté, en femme prudente, elle s'était retirée en lieu sûr et avait établi sa position sur un terrain solide, sur le fonds immuable d'une faiblesse humaine.

*

La Religion ne transforme pas l'homme. Elle n'a jamais attendri que les cœurs déjà tendres. Quant aux cœurs durs, elle les endurec encore.

*

L'adolescence est consacrée à l'étude des œuvres classiques. Elle peut, il est vrai, les expliquer, mais elle ne les comprend pas. L'ordre, la clarté, la parfaite mesure ne peuvent pas être sentis au moment même où l'esprit est encore confus et désordonné.

*

Bien qu'il en soit, hélas ! la première victime, l'homme n'a pas le droit de se plaindre des défauts, ni même des vices de la femme. Celle-ci n'a

1. Julie Récamier, dite Madame Récamier (1777-1849), anima un salon littéraire au début du XIX^e siècle. Ses lettres ont été publiées en 1859 sous le titre de *Souvenirs et Correspondance de Madame Récamier*.

qu'un but au monde, le captiver, et pour y parvenir elle se modèle sur ses désirs. Or, que lui demande-t-il ? Des charmes et du plaisir. Elle se fait donc coquette, frivole, menteuse pour le séduire. Au lieu de se rendre à de pareils attraits, s'il ne se montrait sensible qu'aux qualités de l'esprit et du cœur, elle s'évertuerait à les acquérir et deviendrait bientôt simple, sérieuse, vertueuse même, car elle est capable de tout pour lui plaire.

*

Malgré ce qu'elle a d'humiliant, quand on a une fois goûté de l'exhibition, on n'en veut plus démodre. Voyez les acteurs, les chanteurs, etc. Si j'avais prêté mon chien pour l'exposition de son espèce, je ne m'y fierais plus ; je craindrais toujours qu'il ne m'abandonnât pour retourner aux Champs-Élysées¹.

*

C'est nous, libres penseurs, qui sommes les désintéressés, les généreux ; nous faisons de la vertu pour rien. Nous ne la vendrions pas, dût-elle même nous être payée en monnaie de paradis.

*

Les circonstances qui président à la conception ont presque toujours une influence décisive sur l'individu à naître. S'il n'y a pas eu à cette occasion attraction passionnée, enivrement, presque délire, que sera-t-il le plus souvent ? Un être terne et médiocre. Voyez nos mariages actuels de convenance et d'argent, que produisent-ils ? Une génération anémique de cœur et d'esprit. Amour, on a beau t'accuser et te maudire, c'est toujours à toi qu'il faut aller demander la force et la flamme.

1. Dans la mythologie grecque, les Champs-Élysées sont le lieu des Enfers où les héros et les gens vertueux goûtent le repos après leur mort.

Qui dit *bon dévot* entend par là définir un individu chez lequel la bonté native corrige et atténue les conséquences naturelles de ses croyances.

*

On est bien forcé de s'accepter soi-même, seulement il ne faudrait pas s'en montrer aussi souvent satisfait.

*

En poésie il faut quelquefois savoir éteindre l'expression, afin qu'elle n'étouffe pas le sentiment qu'elle s'est chargée d'exprimer.

*

Une femme artiste ou écrivain m'a toujours paru une anomalie plus grande qu'une femme qui serait agent de change ou banquier. Dans ce dernier cas elle n'engagerait que ses capitaux ; dans l'autre, c'est son âme qu'elle met en circulation à ses risques et périls.

*

Que d'esprits ont la vue basse. Ce sont des myopes pour lesquels un opticien devrait bien inventer des lunettes. Il y en a même de tout à fait aveugles. À ceux-là il faudrait faire subir l'opération de la cataracte intellectuelle. Mais s'y soumettraient-ils ? leur cécité leur est si chère !

*

Les beaux vers, c'est-à-dire ceux qui restent et ne mourront jamais, existaient de toute éternité. Les vrais, les grands poètes eux-mêmes ne les font point ; seulement ils savent les trouver.

Dans la société les ridicules sont des discordances. Au milieu du concert universel, combien ont l'oreille très sévère pour quelque innocente fausse note du voisin, et qui cependant ne s'entendent pas détonner d'un bout à l'autre.

*

Musset¹ a rendu difficile la tâche des poètes à venir. Le cœur qu'ont une fois ému ses accents pénétrants reste exigeant ; il n'est plus capable de s'ouvrir à la première poésie venue. Il lui faut de la passion et de l'émotion à tout prix.

*

Je me laisse aller avec d'autant plus d'abandon à ma haine contre la Religion que je sens que cette haine est généreuse et qu'elle a ses racines dans les parties les plus élevées de mon être. C'est mon amour pour le bien, pour la justice et l'humanité, qui me rend hostile à ces monstruosité d'égoïsme et de fanatisme auxquelles tout dévot, s'il est conséquent avec lui-même, ne peut échapper.

*

Quand le poète chante ses propres douleurs il doit avoir la note sobre. Les cris personnels déchirants ne sont pas faits pour la poésie. Comme la Niobé² antique, elle doit avoir la grâce de la douleur.

1. Louis Charles Alfred de Musset (1810-1857) est un poète, auteur dramatique et romancier français, auteur notamment de *Lorenzaccio* en 1834

2. Dans la mythologie grecque, Niobé est la fille de Tantale et l'épouse d'Amphion. Orgueilleuse comme son père, elle se vanta de sa fécondité et de la beauté de ses enfants et se moqua de Létô, qui n'avait donné le jour qu'à Artémis et Apollon. Mais c'était là s'attaquer aux dieux. Indignés de sa présomption, les deux enfants de Létô tuèrent ceux de Niobé à coups de flèches. Entendant les cris de ses enfants, Niobé sortit de son palais, et à l'horrible spectacle des corps étendus, elle fut comme pétrifiée ; pris de pitié, Zeus la changea en rocher, d'où coulèrent ses larmes sous la forme d'une source.

Il n'y a rien d'absolu ni d'arrêté dans la morale. Elle exprime seulement, à un moment donné, l'état de la conscience humaine et son degré de culture. Elle non plus ne saurait échapper à la loi universelle du progrès.

*

La plupart des gens qui se jettent dans la Foi y sont bien moins poussés par l'amour de la vérité que par le besoin de calmer certaines terreurs. Ils ferment les yeux et s'abandonnent. L'imagination aidant, ils finissent par se figurer qu'ils croient. Ils sont d'ailleurs si peu soucieux de la vérité qu'ils fuient tout ce qui pourrait les tirer de cet état d'illusion. Aux objections de la raison ils n'opposent que des réponses absurdes ou puériles, mais qui les tranquillisent. Or, c'est là tout ce qu'ils demandent.

*

À force d'intelligence et de culture, nous ne pouvons qu'essayer de ressaisir les émotions des chœurs primitifs. Les premiers hommes ignoraient combien ils étaient poètes ; nous seuls le savons, parce que nous ne le sommes plus. Ils ne se distinguaient pas de leurs sensations. Ces vibrations résonnent encore à travers les âges. Comme à la musique, nous leur prêtons tout ce que nos propres sentiments nous suggèrent.

*

C'est une erreur de croire qu'on attachera par des bienfaits. Si l'on attache quelqu'un, ce n'est presque jamais que soi-même.

*

La vue des choses ne donne pas des idées ; elle les éveille. Pour que celles-ci surgissent dans notre esprit, il faut qu'elles y existent déjà.

Je m'arrête souvent à rêver devant le profil de Musset¹. Cette image l'exprime tout entier. Regardez ce front charmant, mais cette bouche grossière ; qu'en dites-vous ? Il y avait certainement là une aspiration vers les sommets de l'amour idéal, en même temps qu'un instinct bestial vers les jouissances sensuelles. Sa vie s'est perdue, son génie s'est épuisé à chercher le joint entre ces deux mondes.

*

Dans les poésies des troubadours et des minnesingers² il règne une grande uniformité de ton. D'ailleurs on n'y rencontre que quelques images toujours les mêmes ; ce n'est qu'un joli gazouillement.

*

À force d'annoncer les événements, on en provoque l'accomplissement. Les prophètes annonçaient le Messie, et Jésus est venu. Il n'était pas annoncé parce qu'il devait arriver, mais il est arrivé parce qu'il était annoncé. Les grands désirs de l'humanité, qui ne sont que l'expression de ses grands besoins, finissent toujours par se réaliser.

*

Pour écrire en prose il faut absolument avoir quelque chose à dire. Pour écrire en vers ce n'est pas indispensable.

*

Entre époux il y a une autre communauté que celle de la table et du lit, c'est celle de la pensée. Eh bien, le plus souvent, ces deux êtres, matériellement accolés, habitent, quant à l'esprit, des mondes différents et parfois même hostiles.

*

1. Voir page 22.

2. Poètes allemands du Moyen Âge.

La doctrine de la prédestination est vraie dans son principe. Il y a certainement des êtres voués au bien ou au mal dès avant leur naissance. Le dogme du péché originel n'est pas moins évident au point de vue de la loi de l'hérédité. La Foi a saisi ces vérités ; son seul tort a été d'en tirer des conséquences arbitraires et injustes.

*

Les croûtes en peinture peuvent encore servir à quelque chose ; au besoin on en ferait de jolies enseignes. Mais quel parti tirer des croûtes en poésie ?

*

Si je m'élève, parfois, à une certaine hauteur, ce n'est point par l'effet de ma propre force. C'est la poésie qui m'a soulevée ; elle me porte où je n'atteindrais pas.

*

Si Dieu existe, je ne voudrais point être à sa place. Ne pas pouvoir cesser d'être, quel supplice !

*

En fait de prêtres, les meilleurs sont peut-être encore les plus dangereux. Leur vertu donne une certaine autorité aux fables qu'ils sont chargés de débiter.

*

George Sand¹ me fait l'effet d'un enfant terrible ; ce qu'elle ne brise pas, elle le met sens dessus dessous.

1. George Sand est le pseudonyme d'Amantine Aurore Lucile Dupin (1804-1876), romancière française, auteur notamment de *La Petite Fadette* en 1849.

Je ne me figure pas qu'un astronome puisse jamais être un croyant. La vue pour ainsi dire immédiate de l'infini dissipe, comme de légers nuages, les fables dont l'homme s'est plu à envelopper sa destinée. Il cesse de se croire un être assez important pour arrêter sur lui la pensée divine. Ce n'est pas cette humilité chrétienne si orgueilleuse au fond, puisqu'elle s'imagine qu'il n'a pas fallu moins qu'un Dieu pour sauver l'humanité ; c'est le sentiment de son propre néant qui saisit l'homme en face de ces espaces sans bornes. Il comprend que sa destinée, perdue dans une pareille immensité, est tout à fait insignifiante, et qu'il n'est lui-même qu'un simple atome emporté dans le mouvement universel.

*

La musique me remue jusqu'en mes dernières profondeurs. Les regrets, les douleurs, les tristesses qui s'y étaient déposés en couches tranquilles, par le simple effet de la raison et du temps, s'agitent et remontent à la surface. Cette vase précieuse une fois remuée, je vois reparaître au jour tous les débris de mon cœur.

*

Je ne saurais remonter jusqu'au point de départ de mes facultés ni de mes instincts ; je ne puis déterminer ce qui revient à chacun de mes ancêtres dans la formation de mon individualité ; j'ignore dans quel sol intellectuel et moral plongent les racines de mon être,

Et dans ce jeu fatal, c'est la part qui m'échappe
Que j'appelle ma liberté.

*

Ce n'est pas moi qui te maudirai, ô rêveur galiléen¹ ! victime qui as souffert sans rien racheter. L'humanité te doit seulement quelques

1. Jésus-Christ. La Galilée est une région au nord d'Israël où se déroule l'essentiel de sa vie.

espérances. Elle est si malheureuse que la moindre promesse agit sur elle : elle prend de toute main, ou plutôt de toute lèvre.

*

Le vers doit être à la fois transparent et fluide ; il faut qu'il laisse passer la lumière et qu'il coule.

*

Il semble vraiment qu'une volonté méchante préside aux événements humains. À voir comme elle s'entend parfois à tourner tout au pire, on la prendrait pour une providence à rebours. Le hasard seul n'aurait ni cette perspicacité ni cette persistance dans le choix des combinaisons mauvaises.

*

Changer de lieu, c'est changer en même temps les perspectives de notre âme. Certains souvenirs tristes qui étaient au premier plan reculent dans le lointain de la mémoire, et, lorsque plus tard ils reprennent leur place accoutumée, c'est avec des contours moins arrêtés et des teintes adoucies.

*

J'écoute avec plaisir marcher mon horloge dans le silence de la nuit. Le bruit régulier de son balancier me fait l'effet des battements d'un cœur. Il me semble que j'entends respirer le Temps.

*

L'élément des religions, c'est l'ignorance. La foi disparaît devant la science. Une humanité qui nous serait supérieure n'aurait plus besoin de croire ; elle saurait.

Quand on pense qu'il suffit d'avoir de la vanité, de l'encre et du papier pour faire des vers, on ne peut en vouloir au public bien avisé qui oppose une digue d'indifférence à la crue montante des rimes du jour. Ce qu'il y aurait néanmoins de rassurant pour un vrai poète, si un vrai poète surgissait encore, c'est qu'il est difficile qu'un beau vers se perde. La postérité se charge presque toujours de le recueillir.

*

Il m'est impossible de tenir aux dévots le moindre compte de leurs vertus. La récompense à laquelle ils aspirent est si haute, qu'il y a lieu de s'étonner qu'ils n'en fassent pas davantage pour l'obtenir. Je n'ai pas non plus la moindre compassion pour leurs malheurs. Que sont ces tribulations d'un jour en regard de la félicité qu'ils attendent et vers laquelle ces mêmes afflictions doivent les acheminer ? Ces gens-là vivent dans un monde si peu humain, qu'il est permis de prendre à leur égard des sentiments qui ne le soient point.

*

Je me compare à ces insectes qui, réfugiés à l'extrémité d'une branche, dans une feuille, s'y tissent une enveloppe fine où s'ensevelir. La solitude est ma feuille ; j'y file mon petit cocon poétique.

*

J'ai toujours eu une admiration profonde pour ces âmes courageuses qui, en pleine possession d'elles-mêmes et par pur dégoût des misères terrestres, ont trouvé en elles la force de se débarrasser de l'existence. La Nature a bien su ce qu'elle faisait en nous dotant d'une irrémédiable lâcheté en face de la mort ; mais combien il est beau de la vaincre et de lui crier : « Ô marâtre ! je te rends ton fardeau. Si tu as cru me lier par le don fortuit et funeste de la vie, tu t'es trompée. Regarde ! voilà le cas que j'en fais. »

*

Mon premier soin, lorsque je me lève, est d'aller voir comment mes arbres ont passé la nuit, mes arbres fruitiers surtout. Quelle vivante image de la bonté que ces êtres muets qui tendent vers nous leurs bras chargés de présents !

*

À chaque création, Dieu s'est applaudi de son œuvre ; il l'a trouvée bonne. Le besoin de progrès qui se manifeste dans la Nature et donne de l'impulsion à l'univers est en contradiction flagrante avec la satisfaction qu'a éprouvée le créateur.

*

L'inspiration ne fait qu'accentuer plus fortement les sons divers que rend notre âme. Les saisir et les fixer dans une expression heureuse, c'est là tout l'œuvre du poète.

*

Je ne dirai pas à l'humanité : progresse ; je lui dirai : meurs, car aucun progrès ne t'arrachera jamais aux misères de la condition terrestre.

*

C'est un métier que d'affirmer : il y a même des gens payés pour cela.

*

La passion explique bien des choses, mais ne justifie rien.

*

En fait de poésie, je ne suis qu'un simple amateur, mais j'ai beaucoup vécu avec les grands maîtres. Je fais plus que les goûter, je les aime

passionnément, aussi bien Lucrèce¹ que La Fontaine². Je sais donc un gré infini aux esprits délicats qui ont découvert dans le peu que j'ai écrit les traces de ce commerce et de cet amour.

*

Tout se liquide en perte dans la vie : mourir, c'est déposer son bilan. La mort n'est en réalité qu'une banqueroute définitive.

*

Si j'avais été la colombe, je ne serais pas rentrée dans l'arche³.

*

Qui n'a reçu de la nature qu'un filet de pensée, s'il s'entend à le ménager, peut encore en tirer de jolis effets. Souvent l'art plaît plus que la puissance et l'ampleur.

*

Chez toute femme, je ne dirai pas galante, mais simplement coquette, le sens moral est, sinon tout à fait éteint, du moins fortement altéré. Il y a déjà en elle comme une ébauche de courtisane.

*

À mesure que j'avance en âge, je perds le goût de l'érudition ; mon esprit, probablement parce qu'il devient plus paresseux ou plus délicat, n'aime que les bons morceaux et de digestion facile ; il craint les os et les arêtes.

Janvier 1851.

1. Lucrèce est un philosophe et poète latin du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, auteur de *De rerum natura*.

2. Jean de La Fontaine (1621-1695) est un poète, moraliste, dramaturge, librettiste et romancier français, auteur notamment des *Fables* (1668, 1678, 1693).

3. Dans la *Bible*, l'arche de Noé est une grande embarcation construite sur l'ordre de Dieu afin de sauver Noé, sa famille et toutes les espèces animales d'un déluge imminent.

La poésie est pour ainsi dire le dessert de l'esprit. Il ne faut donc en prendre qu'en petite quantité, comme de toutes les friandises.

*

Quand j'ouvre un livre allemand, il me semble que j'éteins ma lumière, et lorsqu'il m'arrive en le quittant de prendre un livre français sur le même sujet, on dirait que je la rallume.

*

Ce que l'homme aurait de mieux à faire, ce serait de prendre au pied de la lettre cette métaphore usée : « La vie est un rêve. »¹ Donner de l'importance à ce rêve, c'est vouloir qu'il dégénère en cauchemar.

*

Le plus ou moins de charme que nous trouvons aux poésies subjectives dépend de la disposition dans laquelle nous sommes nous-mêmes. Aussi plaisent-elles particulièrement aux femmes et aux jeunes gens, car c'est surtout leur état d'âme qu'elles se chargent d'exprimer.

*

Il y a eu un temps où il fallait une certaine force d'esprit pour ne pas croire à Jupiter², Il en viendra un où l'on ne comprendra pas qu'on ait pu croire en Dieu.

*

Musset³ pêche par la composition. Ses poésies sont décousues ; on les dirait faites de pièces et de morceaux ! Mais quels morceaux ! C'est du

1. *La vie est un songe* (titre original : *La vida es sueño*) est une pièce de théâtre espagnole, écrite en 1635 par Pedro Calderón de la Barca.

2. Jupiter est le dieu romain du Ciel. Il est aussi le père des dieux.

3. Voir page 22.

cristal, de l'or, du diamant, ou plutôt c'est un métal à lui et sorti de ses entrailles, fluide, transparent, brûlant :

C'est de la lave humaine,
Ardente et que le temps ne saurait refroidir.

*

L'âge mûr semble être mon âge naturel. Ce calme encore accompagné de force, ces opinions rassises, ces vues claires en littérature et en philosophie, voilà ce que je goûte et dont je jouis avec délices. J'aurais dû naître à quarante ans.

1852.

*

Le poète est bien plus évocateur de sentiments et d'images qu'un arrangeur de rimes et de mots.

*

Nos écrits sont comme les galets de la mer ; ce n'est qu'à force d'être roulés dans notre esprit qu'ils acquièrent du poli et de la rondeur.

*

Les occupations agricoles ont une vertu particulière : elles calment, elles émoussent. Elles sont surtout bonnes après de grandes douleurs ou de grands mécomptes. Il semble que la terre communique dès lors à l'homme un avant-goût de ce repos définitif qu'elle lui donnera un jour.

*

Chez les romantiques, l'expression embrasse plus de pensée qu'elle n'en peut étreindre. De là son caractère vague et incomplet.

J'ai logé chez moi bien des sentiments, et, quoiqu'il y ait longtemps que je ne les héberge plus, je me souviendrai toujours qu'ils ont été mes hôtes et que nous nous sommes bien quittés.

*

Perdu dans l'immensité de l'univers, l'homme semble disparaître, et pourtant c'est lui qui est le dépositaire unique des images, le miroir où viennent aboutir tous les rayons des choses. Le monde n'existe que quand il s'est reflété dans ses yeux, dans sa pensée. Ce n'est qu'en passant par ses sens et son intelligence que la nature se revêt de formes. C'est lui qui a créé la beauté ; il reste même en extase devant son œuvre.

*

Notre esprit est plein d'embryons de pensées dont quelques-unes auraient chance de vivre si nous les mettions au monde. La seule manière d'arriver à une heureuse délivrance, ce serait de les écrire. Dégagées de leurs enveloppements, elles se laisseraient voir et juger.

*

Peut-être ce qui est n'est-il su par personne, pas même par celui qui doit avoir tout créé. Outre l'ignorance humaine, s'il y avait encore l'ignorance divine ?

*

La sévérité de ma morale n'est pas le résultat logique de mes principes, mais l'effet immédiat de ma nature ; je ne raisonne pas la vertu.

*

Lorsque les poètes lyriques parviennent à la postérité, ils ont perdu leur gros bagage en route. Ils arrivent équipés à la légère, quelques pièces en main. Cette même postérité, dont la mémoire est surchargée

d'ailleurs, ne retient d'eux que les choses courtes, mais achevées et surtout senties.

*

La meilleure manière d'être revenu de bien des choses, c'est de n'y être jamais allé.

*

Quand on ouvrirait aux femmes les portes de toutes les libertés, comme quelques-unes le réclament, les honnêtes et les sages ne voudraient pas entrer.

*

Je suis vraiment tentée de croire à la Grâce. Oui, il faut une faveur toute particulière du ciel pour accepter les dogmes, les mystères et autres sottises. Il est nécessaire que Dieu s'en mêle, car l'homme tout seul n'y parviendrait pas. On n'a donc aucun droit de nous en vouloir, à nous libres penseurs que la lumière d'en haut n'éclaire point. N'est-il pas naturel que, livrés à nous-mêmes, nous nous révolions contre l'absurde ?

*

Eugénie de Guérin¹, comme Madame de Sévigné², avait au plus haut degré le don de l'épanchement. Ce n'est point assez de posséder la source intérieure, il faut qu'elle puisse couler.

1. Eugénie de Guérin (1805-1848) est une femme de lettres française. Ses lettres et son journal ont été édités après sa mort par son ami Jules Barbey d'Aurevilly, sous le titre de *Reliquae* en 1855.

2. Marie de Rabutin-Chantal, baronne de Sévigné, dite la marquise de Sévigné (1626- 1696), est une femme de lettres française dont la correspondance avec sa fille, Madame de Grignan, sera éditée après sa mort.

J'ai autant que possible évité de parler de moi dans mes vers. Faire de la poésie subjective est une disposition malade, un signe d'étroitesse intellectuelle. D'ailleurs, tout poète qui ne pense qu'à lui sera bientôt à bout de chants et de cris. C'est au nom de la Nature, c'est surtout au nom de l'Humanité qu'il faut élever la voix. Ces sources d'inspiration sont les seules vraiment profondes et intarissables.

*

L'art chrétien s'est proposé un idéal élevé, mais inaccessible ; l'art grec, au contraire, n'a jamais poursuivi que ce qu'il pouvait atteindre. Le premier nous donne le spectacle troublant d'une lutte vaine ; l'autre nous offre l'image de la beauté saisie et possédée dans sa plénitude heureuse et sereine.

*

Les sots ont dû de tout temps s'ennuyer. Quant aux gens d'esprit, ce n'est qu'assez récemment qu'ils ont inventé un ennui à leur usage. On ne s'ennuyait pas au grand siècle ; sous Louis XV¹, personne n'y songeait encore, si ce n'est Madame du Deffand². Au milieu de cette société joyeuse et frivole, elle apparaît comme l'unique ennuyée ; mais son ennui même participe de la netteté de son esprit. Ce n'est pas l'ennui de nos Obermanns³ et de nos Lélias⁴, c'est un bel et bon ennui. Rien ne ressemble moins aux déclamations vaporeuses de ces personnages que les formes bien arrêtées de sa plainte.

*

Fatalité ! voilà le mot de l'univers, depuis l'atome invisible jusqu'à l'homme ; prononcer celui de Liberté, c'est n'avoir aucune idée

1. Louis XV (1710-1774) régna sur la France 1715 à 1774.

2. Marie de Vichy-Champrond, marquise du Deffand, (1697-1780) est une épistolière et salonnière française.

3. Personnage éponyme du roman publié en 1804 par Étienne Pivert de Senancour (1770-1846).

4. Personnage éponyme du roman de George Sand (voir page 25) publié en 1833.

des lois inflexibles qui enchaînent toutes les manifestations de l'être.

*

Quand on vit au milieu des bruits du monde, il faut que la voix intérieure qui s'appelle la poésie parle bien haut en nous pour que nous puissions l'entendre. Dans la solitude, nous saisissons son moindre murmure.

*

Il y a chez la femme une certaine façon d'aimer la musique qui passe facilement de l'art au virtuose.

*

La poésie d'Hugo¹ a fait une telle consommation d'images, qu'il y aurait vraiment lieu de se demander s'il en restera encore pour les poètes à venir.

*

Le Dieu des chrétiens est un souverain inexorable ; auprès de lui il n'y a point de recours en grâce. Les condamnés à l'enfer en ont pour l'éternité.

*

Mon mari n'eût pas souffert que sa femme se décolletât, à plus forte raison lui eût-il défendu de publier des vers. Écrire, pour une femme, c'est se décolleter ; seulement il est peut-être moins indécent de montrer ses épaules que son cœur.

1. Victor-Marie Hugo (1802-1885) est un écrivain, dramaturge, poète et homme politique français, auteur notamment des *Chants du crépuscule* en 1835.

Je me figure parfois quels froids romans j'eusse écrits, si je m'étais mêlée d'en faire. Mes personnages ne seraient certainement pas nés viables. Et cependant ce genre semble être le domaine naturel des plumes féminines. Les femmes font entrer dans un roman les ardeurs contenues ou non de leur tempérament. Hélas ! je n'aurais rien eu à mettre dans les miens.

*

Jésus n'a jamais fait preuve de tendresse filiale. Il fallait que l'humanité eût bien soif d'idéal féminin pour diviniser Marie, celle à qui son fils avait dit : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? »

*

On prétend que la Religion est l'éducatrice de l'homme. Je lui conseille d'être fière du bon élève qu'elle a fait : c'est une éducation à recommencer.

*

Dans la société la femme n'existe qu'en vue et au profit de l'homme. Sans elle ce dernier n'aurait ni famille ni foyer. Qu'elle se renferme donc dans les devoirs de sa destinée ; elle y trouvera les seuls bonheurs possibles pour elle et surtout toutes les dignités.

*

On dit à la Foi : « Calme mes craintes, console mes douleurs, endors mes curiosités. Quant à la vérité, tu t'arrangeras avec elle comme tu pourras ; cela n'est point mon affaire. »

*

L'écrivain n'a pas seul le privilège des belles imaginations et des hautes pensées. Parmi cette foule qui s'achemine silencieusement à la mort, combien auraient pu étonner le monde par la profondeur de

leurs vues et les merveilles de leurs conceptions ! Une occasion leur a manqué, et les voilà dévolus à l'oubli.

*

La vie est comme la journée : elle a ses heures mortes.

*

Ce soir, du haut de ma tour, je regardais la lune qui se dégageait des dernières lueurs du jour. Le crépuscule venu, elle apparut sur un fond obscur. Elle ne se leva point ; elle était toute levée au milieu du ciel. Il en est ainsi de quelques-uns de nos sentiments : ils sont montés à l'horizon de notre âme sans que nous nous en soyons aperçus, mais, à un moment donné, nous sommes tout surpris de les trouver épanouis et rayonnants dans notre ciel intérieur.

*

Les dévots s'évertuent contre la morale indépendante. Je voudrais bien savoir, si leurs yeux s'ouvraient tout à coup et s'ils voyaient parfaitement vide ce ciel où leur imagination avait rêvé un rémunérateur, je voudrais savoir, dis-je, ce qu'il adviendrait de cette morale dépendante et qui ne s'appuyait que sur la Foi.

*

Ma flamme poétique, quand par hasard elle s'allume, n'est jamais de longue durée. Après avoir flambé un moment, mon feu s'éteint. J'aurais été une bien mauvaise vestale¹.

1. Dans l'Antiquité romaine, les vestales étaient des prêtresse de Vesta choisie dès l'enfance dans une famille patricienne, ayant pour mission d'entretenir le feu sacré dans le temple de la déesse.

Il y a deux sortes de bon sens dans la vie : le petit et le grand bon sens. Le premier n'est que l'entente des intérêts ; l'autre est l'intelligence des devoirs et de la destinée.

*

Je crois que l'Humanité gagnerait beaucoup à se débarrasser de l'idée de Dieu. Il serait bon qu'elle n'eût plus à compter que sur elle-même. La morale non plus n'y perdrait rien. En effet, même dans les siècles de vraie foi, il ne s'est jamais agi que de servir Dieu à outrance ou de le tromper. Fanatisme ou hypocrisie, l'homme ne peut pas sortir de là.

*

J'éprouve parfois une vraie colère en voyant qu'une grande intelligence ne met pas les femmes à l'abri de toute sorte d'erreurs et de faiblesses. Au contraire, on dirait que c'est la monnaie dont elles paient leur supériorité. Pauvres femmes de génie, c'est à vous que le cœur et surtout les sens gardent leurs plus mauvais tours.

*

Qui n'est rien ou n'a rien n'existe pas. *Être* et *avoir* sont deux verbes aussi nécessaires dans la vie que dans la grammaire. Ils sont partout les seuls auxiliaires.

*

Chez Laprade¹, la poésie coule ; on s'en étonne. Elle semblerait plutôt devoir être arrêtée dans sa propre glace.

1. Pierre Martin Victor Richard de Laprade (1812-1883) est un poète, homme de lettres et homme politique français, auteur notamment des *Voix du silence* en 1864.

Jésus attire à lui tout l'amour du chrétien ; il n'en reste plus pour Dieu le père. Les procédés de ce dernier envers la race humaine et aussi envers son propre fils ne sont pas, il est vrai, faits pour en inspirer.

*

Les sophistes du sentiment nous parlent des droits de la passion. En sa qualité de maladie, elle n'a qu'un droit, c'est le droit au remède.

*

Le vrai poète se reconnaît à ceci : tout lui dit. Il s'en est fallu de bien peu que rien ne m'ait dit.

*

Ce qui m'intéresse dans Pascal¹, c'est une âme aux prises et qui combat. Cependant je n'ose regarder jusqu'au fond de cette passion et de ces délires ; j'ai quasi peur du vertige. Tant de fanatisme me surpasse. En tous sens, cet esprit courait à l'infini. Il lui a suffi d'aimer un jour pour porter l'amour à ses plus nobles hauteurs. Comme il se débat sous le poids de son humanité ! Il espère avoir raison d'elle à force d'injures et de mépris, mais elle l'écrase. Aussi, quels cris dans son impuissance ! Nous avons entendu les poètes, Byron², Shelley³, Musset⁴, etc. Les éclats d'une douleur individuelle n'atteindront jamais à de pareils effets. Au fond, quand Pascal gémit, c'est de nous qu'il s'agit. C'est l'homme qui parle par sa bouche. Soit de bonheur, invincible besoin de rattacher au ciel la chaîne de nos misères, quoi de plus humain ? Sur cette voie il rencontre de monstrueuses absurdités et passe outre. Nulle certitude, et pourtant il faut croire, contradiction terrible où il

1. Blaise Pascal (1623-1662) est un mathématicien et physicien, philosophe, moraliste et théologien français, auteur notamment des *Pensées* publiée en 1670 à titre posthume.

2. George Gordon Byron (1788-1824) est un poète britannique auteur notamment du *Corsaire* en 1814.

3. Percy Bysshe Shelley (1792-1822) est un poète britannique, auteur notamment des *Cenci* en 1819.

4. Voir page 22.

s'est enfermé ; il s'y agite et s'y meurtrit. Son seul recours fut d'accabler la raison. Elle terrassée, voyez comme il triomphe ! Plus de justice, plus de pitié ; damnation d'un bout à l'autre de la création ! Le malheureux : est emporté par la violence de sa peur et de ses désirs ; il a fait le saut dans l'abîme.

*

On peint Caron¹ occupé à passer des ombres, c'est-à-dire le reste de quelque chose qui a vécu. Et nous qui vivons encore, que sommes-nous ? Des ombres aussi. Avant comme après la mort, toujours des fantômes dans une barque étroite et fuyante.

*

Il faut vraiment bien de la vertu pour n'être pas dévot. Comment ? Toutes les portes de ce monde ouvertes et celle du ciel par surcroît.

*

Les causeurs sont des prodiges. Causer, c'est jeter son esprit par la fenêtre.

*

Il y a une façon définitive de dire les choses ; elle n'appartient qu'aux grands écrivains. Après eux il n'y a plus à y revenir.

*

Je n'admire pas Jésus sans réserve. Au milieu des admirables élans de mansuétude que nous transmet *l'Évangile*, il se rencontre des préceptes impitoyables. C'est ce qui explique comment Jésus peut être à la fois le Dieu des cœurs tendres et des fanatiques.

1. Personnage de *La Divine Comédie de Dante* (XIV^e siècle) qui accompagnait les âmes dans le royaume des morts et leur faisant traverser l'Achéron sur sa barque.

Tout est pour le pire dans le plus mauvais des mondes possibles. Ce n'est pas à la porte de l'enfer, mais à celle de la vie qu'il faudrait écrire : *Lasciate ogni speranza*¹.

*

Il y a le soir, quand je travaille auprès de ma fenêtre, une certaine étoile qui me regarde. Si je la comprends, elle a pitié de la peine que je me donne pour un mot, pour une rime. À quoi bon ? semble-t-elle me dire. Hélas ! j'ai eu bien souvent la même pensée. On peut quelquefois, bien qu'on ne soit pas une étoile et sans voir les choses d'aussi haut, prendre en pitié les résultats insignifiants des efforts humains.

*

Les dévots sont des poltrons, les dévots sont des lâches. Prosternés devant un Dieu inique et capricieux, ils n'ont qu'un but, qu'une pensée : le fléchir à tout prix.

*

Il n'y a plus à reculer : me voici à l'entrée d'une contrée désolée ; il faut que je m'enfonce dans des landes désertes où m'attendent toute sorte de mauvaises rencontres, les maladies, les infirmités, les affaiblissements successifs, et ce qui rend cette perspective plus triste encore, c'est que pour sortir de là il n'y a pas d'autre porte que la mort.

*

Nous savons de science certaine que dans quelques milliers d'années il ne restera plus rien de ces chefs-d'œuvre qui sont le patrimoine précieux de l'humanité. Des révolutions, qu'elles soient sociales ou terrestres, les auront anéantis. Cette perspective ne doit cependant pas décourager l'artiste. Au milieu des réalités attristantes et des

1. Expression italienne : « laissez toute espérance » inscrite à l'entrée des enfers dans *La Divine comédie* de Dante.

luttres cruelles de la vie, lui seul peut sourire et se féliciter, car il a trouvé contre elles un refuge. Du haut de l'Idéal il plane au-dessus des misères et des laideurs de ce monde ; bien plus, il a ressaisi par un simple acte d'intuition personnelle quelques lignes des formes harmonieuses et pures de la pensée universelle,

Puis n'aura-t-il pas eu, sur la terre éphémère,
Son instant d'immortalité ?

*

Quand je me représente que j'ai apparu fortuitement sur un globe emporté lui-même dans l'espace au hasard des catastrophes célestes, quand je me vois entourée d'êtres aussi éphémères et aussi incompréhensibles que moi, lesquels s'agitent et courent après des chimères, j'éprouve l'étrange sensation du rêve. Je ne puis croire à la réalité de ce qui m'environne. Il me semble que j'ai aimé, souffert, et que je vais bientôt mourir en songe. Mon dernier mot sera : J'ai rêvé !

Nice, 1849-1869.

Le journal de Madame Ackermann

Se dire : le style, c'est l'artiste, c'est-à-dire un côté de l'homme, celui par lequel il crée d'imagination, pareil aux grands artistes peintres, musiciens, sculpteurs ; le bon écrivain est celui qui a une perception vive et juste de la beauté et de la grâce dans la forme, et qui a en même temps la puissance de s'exprimer ; son style comme leurs œuvres a son cachet personnel que tout connaisseur reconnaît. Comme à ceux-ci il lui arrive souvent, si cette perception se modifie, de modifier aussi sa manière, tant le style a peu sa racine dans les profondeurs de l'homme toujours le même jusqu'à travers les changements de l'âge. La définition de Buffon¹ ne serait juste qu'à l'égard de quelques natures passionnées, écrivant d'instinct dans un moment de surexcitation ; elles peuvent atteindre alors à de véritables effets de style. Écrire n'est qu'un art et ce n'est certes pas Buffon qui le peut nier.

*Fabron*², 26 novembre.

Bien qu'elles n'en aient jamais usé, certaines âmes pieuses ont une connaissance intuitive des choses de l'amour, mais par le côté délicat. Chaste abbé D...³, qui t'avait révélé toute la portée du baiser ? Baiser ce qu'on aime, selon toi, c'est une manière de dire : mon âme s'unit à ton âme, explication charmante à écrire en marge d'une page de ton bréviaire.

1. Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788) est un mathématicien, biologiste et écrivain français, auteur notamment de une *Histoire naturelle* publiée entre 1749 et 1767.

2. Quartier de Nice.

3. Certainement l'abbé Daubré, évoqué dans *Ma vie* (pages V et VI).

Fabron, 3 décembre 1851.

Le coup d'État du président¹ est un coup de tête qui rappelle ses anciennes équipées, elle est le comble de la folie, s'il n'a pas les moyens matériels de le mener à bonne fin et j'en doute.

F, 6 décembre 1851.

Quand le temps a passé sur nos amours et nos douleurs, notre cœur qui s'est calmé reste tout étonné de ses excès.

Quand j'ouvre un livre allemand, il me semble que j'éteins toutes les lumières, et lorsqu'il m'arrive de le quitter pour un livre français sur le même sujet, il me fait l'effet que je les rallume.

On n'aurait jamais dû imprimer les lettres de Buffon² ; son style n'est pas beau en déshabillé.

L'esprit de M. Joubert³ avait la sortie étroite ; il n'en tire rien que brisé et par fragment. Avec le tout on n'édifierait rien ; mais beaucoup de petits morceaux ont leur prix.

F. 22 décembre 1851.

Les sots ont dû de tout temps s'ennuyer. Quant aux gens d'esprit, ce n'est qu'assez récemment qu'ils ont inventé un ennui à leur usage. On ne s'ennuyait pas au grand siècle. Sous Louis XV⁴, personne n'y songeait encore. Mme du Deffand⁵ apparaît comme la seule ennuyée au milieu d'une société joyeuse et frivole ; mais son ennui même participe de la netteté de son esprit. Ce n'est pas l'ennui vague de nos Obermanns ni de nos Lélias⁶, mais bien un bel et bon ennui. Rien ne ressemble moins aux déclamations vaporeuses de ces personnages que les formes bien arrêtées de sa plainte.

1. Il s'agit du coup d'État du 2 décembre 1851 de Louis-Napoléon Bonaparte, alors président de la République. Il aboutit à la création du Second Empire à compter du 2 décembre 1852. Louis Napoléon Bonaparte devient alors « Napoléon III, empereur des Français ».

2. Voir page 45.

3. Joseph Joubert (1754-1824) est un moraliste et essayiste français dont les *Pensées* ont été publiées à titre posthume en 1838.

4. Voir page 35.

5. Voir page 35.

6. Voir page 35.

23 décembre 1851

Le personnage de Lélia m'est antipathique ; l'impuissance de cœur qu'elle personnifie est une monstruosité. Malgré les déceptions, les trahisons, il, est dans la nature de la femme de toujours pouvoir aimer. Moins elle a rencontré l'amour, tel qu'elle le rêvait, plus elle doit s'y laisser aller aisément. Son cœur est un éternel essayeur.

D'ailleurs, dans son roman, Sand¹ semble méconnaître à plaisir toutes les lois sociales et humaines. On ne sait à quel monde appartiennent ses personnages. À voir ces formes vagues qui se meuvent sans chaleur et sans vie, on se croirait dans le pays des ombres. Sand, ce peintre si admirable de la nature et des émotions, perd pied lorsqu'elle aborde la sphère des idées ; sa plume, d'habitude ferme et franche, divague alors. Une fois dans ce monde-là, elle me fait l'effet de quelque enfant, terrible, elle touche à tout ; ce qu'elle ne brise point, elle le met sens dessus dessous.

30 décembre 1851.

Buffon² eût été plus près de la vérité, s'il eût dit : le style, c'est la femme. Nature instinctive et spontanée, elle n'écrit bien que sous la dictée de ses sens ou de son cœur. Quant à l'écrivain homme, ce n'est le plus souvent qu'un artiste qui a parfaitement conscience de ses procédés.

10 janvier 1852.

Il n'y a pas de femme si raisonnable qu'elle soit qui n'ait eu un moment dans sa vie où elle aurait volontiers fait une folie.

15 janvier 1852.

À mesure que j'avance en âge, je perds le goût de l'érudition ; mon esprit, soit qu'il devienne plus paresseux ou plus délicat, n'aime plus que les bons morceaux et de digestion facile, il craint les os et les arêtes.

1. Voir page 25.

2. Voir page 45.

18 janvier.

Dans les poésies des troubadours et des minnesingers¹, il règne une grande uniformité de ton. D'ailleurs, quelques images toujours les mêmes ; pas de sens ; ce n'est qu'un léger gazouillement.

7 avril. La Lanterne.

Aux yeux de l'homme qui vit dans la solitude et ne voit le monde que par échappées, les vices et surtout les ridicules du prochain prennent une saillie exagérée.

Qui n'a reçu de la nature qu'un filet de pensée, s'il s'entend à le bien ménager, peut encore en tirer de jolis effets. Souvent l'art plaît plus que la puissance et l'ampleur.

Quand donc nos jugements seront-ils désintéressés ? R... est, disons-nous, un homme de mérite. Comment en serait-il autrement ? Il fait montre de nous estimer beaucoup. Quant à S..., il est sans talent, sans esprit, qui le nierait ? Il ne nous en trouve point.

Pise, 20 mai.

Sortez, sortez, au plus vite de la mêlée des croyances et des opinions humaines. Les sages sont les déserteurs.

Chez beaucoup, le cœur est tellement à la surface qu'il est pour ainsi dire visible. Chez moi, au contraire, il est caché à une si grande profondeur qu'on pourrait douter qu'il existe. Il n'a cependant fallu que creuser au bon endroit pour en faire jaillir une source abondante et vive.

Florence, 21 juillet.

Dans la société, les ridicules sont des discordances. Au milieu de cet assourdissant concert humain, beaucoup ont l'oreille très sévère pour quelques innocentes fausses notes du voisin qui ne s'entendent pas détonner d'un bout à l'autre.

Rimier, 20 août.

C'est le plus souvent en erreurs de conduite qu'une femme paie un grand talent. Pauvres femmes de génie, c'est à vous que le cœur garde ses plus mauvais tours.

1. Voir page 24.

Négliger l'éducation morale et intellectuelle de la femme, c'est se préparer une triste génération masculine ; c'est laisser se détériorer à sa source la vertu et l'intelligence d'une nation. Si vous voulez avoir des hommes, faites des femmes.

La femme n'a été créée qu'en vue et au profit de l'homme ; c'est là sa destinée ; qu'elle s'y renferme et elle y trouvera tous les bonheurs et toutes les dignités.

Une femme artiste, auteur pour son propre compte m'a toujours paru une anomalie plus grande qu'une femme agent de change, banquier. Dans ce dernier cas, elle n'engagerait que ses capitaux, tandis que dans l'autre c'est sa pensée, c'est son âme qu'elle met en circulation à ses risques et périls.

Je connais des gens dont le caractère est tellement plein d'angles que leurs meilleurs amis s'y cognent.

Dans la vie, l'homme se laisse mener par ses idées ; de là l'entêtement et souvent l'erreur de parti pris. En entrant dans la vie, la femme au contraire se met tout d'abord sous la conduite de ses sentiments, et comme ceux-ci sont le plus souvent emportés, même aveugles et sourds, il en résulte qu'avec de pareils guides elle va souvent donner tête baissée dans toutes sortes de broussailles et de précipices, ce dont elle ne laisse pas plus tard d'être fort étonnée.

Rimier, 28 août.

Nos écrits sont comme les galets de la mer ; ce n'est qu'à force d'être roulés dans notre esprit qu'ils acquièrent du poli et de la rondeur.

Victor Hugo¹ procède toujours par images, elles lui tiennent lieu de preuves et de démonstration. Aussi l'esprit est-il frappé, mais non convaincu.

29 août.

Par défaut d'habitude et aussi par gaucherie naturelle, je ne sais le plus souvent que faire de ma personne ; mais je ne suis jamais embarrassée de mon esprit. À ses allures franches et dégagées, il est aisé de voir qu'il sait vivre et qu'il a vu le monde.

1. Voir page 36.

Rimier, 21 septembre.

Je n'aime plus à aimer. L'amour de P..¹ a ôté à toutes les autres affections le goût et la saveur.

3 octobre

L'amour en entrant dans un cœur s'y fait sa place, s'il la trouve déjà remplie, il l'élargit.

18 octobre.

J'ai logé chez moi bien des sentiments et, quoiqu'il y ait longtemps que je ne les héberge plus, je n'oublierai jamais qu'ils ont été mes hôtes et que nous nous sommes bien quittés.

3 novembre 1852.

Depuis un mois, une vie nouvelle a commencé pour moi. La fantaisie me sourit de tous les points de l'horizon. Je n'ai qu'une inquiétude : J'ai peur que la source ne tarisse. J'y puise à tour de bras, ah ! si j'allais toucher le fond ?

Quand j'étais jeune, ce que j'appelais inspiration n'était qu'une certaine disposition musicale ; j'éprouvais le besoin de chanter. Aujourd'hui, lorsque je compose, je ne sens plus qu'une grande lucidité ; je vois mieux.

Le charme que nous trouvons aux poésies subjectives dépend surtout de la disposition où nous sommes nous-mêmes ; aussi plaisent-elles extrêmement aux femmes et aux jeunes gens.

20 décembre.

Il faut qu'un mari jeune soit bien peu aimable pour n'être pas aimé.

7 janvier 1853.

Loin de chercher à sauter par-dessus mes reconnaissances, j'appuie dessus et j'y reviens avec bonheur ; le fardeau ne me pèse point et je ne veux point m'en débarrasser ; à le porter, mon cœur trouve son compte.

1. Il s'agit du mari de Louise Ackermann, Paul Ackermann.

Rimier, 25 mai 1853.

Ma paresse et mon indolence s'arrangeraient fort bien de garder mes contes en portefeuille. Mon talent de fraîche date me fait l'effet de ces enfants survenus tard et sur lesquels on ne comptait plus. Ils dérangent terriblement les projets et menacent de troubler le repos des vieux jours.

En littérature, tout en faisant de son mieux, il faut avoir l'air de rester en deçà de ce qu'on peut. Un esprit habile ne doit jamais laisser voir ses limites.

Tout en admirant le génie de Shakespeare¹, je me sens repoussée par son style emphatique et tendu. C'est d'ailleurs un défaut qu'il partage avec les poètes dramatiques de son époque. Les pensées se revêtaient alors sur le théâtre d'expressions gigantesques comme les acteurs de la scène antique qui se mettaient un masque pour grossir leurs traits.

26 mai.

Parmi les diverses manières d'exprimer sa pensée, il n'y en a qu'une qui soit la bonne. Bien qu'elle n'arrive pas la première sous ma plume, il me suffit de savoir qu'elle existe. Je la cherche et n'ai de repos que je ne l'aie rencontrée. Tout l'art d'écrire est renfermé dans cette pensée de La Bruyère².

Notre esprit est plein d'embryons de pensées dont quelques-unes auraient chance de vivre si nous les mettions au monde. La seule manière d'arriver à une heureuse délivrance, c'est de les écrire. Dégagées alors de leurs enveloppements, elles prennent un corps et se laissent juger.

Aux dernières époques littéraires la forme est tout. Elle seule peut donner quelque piquant et quelque nouveauté à des choses déjà cent fois dites et chantées.

Rimier, 5 septembre 1853.

Il y a, quand je travaille la nuit auprès de ma fenêtre, une certaine étoile qui me regarde. Si je la comprends, elle a pitié de mes labeurs à l'entour d'un passage ou d'une rime. À quoi bon cela ? semble-

1. William Shakespeare (1564 - 1616) est poète et dramaturge anglais auteur notamment de *Coriolan*.

2. Jean de La Bruyère (1645 - 1696) est un moraliste français, auteur des *Caractères ou Les mœurs de ce siècle* en 1688.

t-elle dire. Hélas ! j'ai eu bien souvent la même pensée qu'elle. On peut, quelquefois, sans être une étoile et sans voir les choses d'aussi haut, prendre en pitié l'imperceptible résultat des efforts humains.

Bien souvent une personne en s'attaquant à certains ridicules, à certains défauts, m'indique d'elle-même ses côtés faibles. Par toutes sortes de bons raisonnements elle cherche à se barricader contre elle-même, comme dans une citadelle on fortifie d'abord les endroits prenables.

Bien souvent rien dans l'enfance ne peut faire prévoir ce que sera la jeunesse. À cette dernière époque, l'explosion des passions est si soudaine et si forte qu'elle fait tort aux premiers instincts. Ce n'est guère que lorsque l'âme a repris son assiette et dans l'âge quasi mûr qu'on en retrouve les traces.

14 janvier 1854.

La vie ne vaut pas le diable. Je suis revenue de Nice toute troublée. Cette affreuse maladie des oliviers nous pend au bout du nez. J'ai fui les socialistes ; mais voici que le ciel s'en mêle, il ne fait plus bon avoir des biens au soleil.

15 janvier.

Je suis allée à Nice, le temps a été sombre, mon esprit aussi. Les misères des maladies à venir et de leurs conséquences m'inquiètent outre mesure.

19 janvier, Rimier.

Je reviens de la Lanterne. Rien n'a changé, et pourtant je suis rassérénée ; le temps était superbe et doux comme en mai.

1^{er} mai.

Avoir de l'esprit, c'est être doué d'une imagination vive qui présente les choses sous un aspect imprévu, brisant ou créant certains rapports en vue de produire un effet. Ces combinaisons souvent nouvelles doivent être d'une justesse si frappante que le premier venu soit tout étonné de ne pas les avoir encore trouvées.

La Lanterne, mai 1859.

Le mot de Royer-Collard¹ : « À mon âge on ne lit plus, on relit », est vrai, mais étroit. Dans l'âge mûr, on aime à revenir sur les beautés qu'on n'a fait encore qu'entrevoir, à les approfondir. Les auteurs classiques sont surtout propres à fournir des lectures répétées. L'âme qui veut alors une nourriture forte se plaît dans la contemplation prolongée des chefs-d'œuvre. Elle s'y attarde avec délices et devient souvent injuste envers les ouvrages contemporains. Il est bon de relire ; mais il faut aussi lire pour ne pas demeurer étranger au mouvement de son époque.

11 juillet 1859.

Ce soir, du haut de ma tour, je regardais la lune se dégageant des dernières lueurs du jour. Le crépuscule venu, elle apparut pure et éclatante sur un fond obscur. Elle ne se leva pas ; elle était toute levée au milieu du ciel. Il en est ainsi de certains sentiments. Ils ne montent point peu à peu à l'horizon de notre âme ; mais, à un moment donné, nous sommes tout surpris de les trouver tout à coup épanouis et rayonnants dans les profondeurs de nous-mêmes.

27 février 1860.

La poésie. À mesure que la conscience s'éclaire, elle se rétrécit. Je pardonne une erreur aux femmes ; car une erreur est souvent née d'un bon sentiment.. Mais je n'en pardonne pas deux, la seconde est de la dépravation. Mme d'Agoult² est un esprit grave qui a commis des légèretés. Le contraste est discordant.

12 octobre 1860.

Tous les sujets que Goethe³ a exécutés, il les avait longuement médités. Ils avaient été soumis dans les profondeurs de son esprit à

1. Pierre-Paul Royer-Collard (1763-1845) est un homme politique libéral et philosophe français.

2. Marie Catherine Sophie, comtesse d'Agoult, (1805 -1876), connue également sous le pseudonyme de Daniel Stern, est une écrivain française, auteur notamment de *Nelida* en 1866.

3. Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832) est un poète, romancier et dramaturge allemand, également scientifique et grand administrateur, auteur notamment des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* en 1796.

une croissance lente, et en sont sortis ensuite sans effort et doués d'un organisme parfait. C'est ce caractère de complète maturité qui m'enchantait surtout dans Goëthe. Hélas ! nous sommes voués aux œuvres hâtives et sans saveur.

L'adolescence se passe sur les plus belles œuvres classiques ; elle peut les expliquer, elle ne les comprend pas. Ce qu'elle y trouve ne répond à aucune de ses aspirations. Ce n'est qu'en avançant en âge que les beautés de l'antiquité littéraire se révèlent. L'ordre, la clarté, la parfaite mesure ne peuvent pas être sentis au moment même où l'esprit est encore confus et désordonné.

20 décembre 1860.

Il y a des cœurs qui ont horreur du vide.

Les Grecs ne cherchaient pas dans la religion un idéal de moralité. Leur religion était tout entière éclosée à fleur de leur imagination. Cette mythologie souriante voilait les grandes et tristes perspectives qui se sont plus tard ouvertes sur l'âme humaine. Ils ne prirent en tout que la fleur et la grâce.

Le christianisme a déformé l'âme humaine. À force de la dénoncer mauvaise et déçue, il est parvenu à la faire telle. Approfondissant et appuyant sur tout, il va chercher jusque dans les dernières racines de nos pensées quelque chose de corrompu. Grâce à lui, personne ne pourrait plus vivre à vœu ouvert, *voto aperto*.

21 décembre.

Du fond de la corruption humaine, l'homme éprouva le besoin de se régénérer. Le christianisme parut alors ; cet à-propos fit sa fortune.

Ce 20 juillet 1861

Le critique peut bâtir des théories de l'art pour sa propre satisfaction. Quant au poète, il obéit à une impulsion personnelle ; il travaille sur un modèle intérieur, sorte d'idéal individuel, qui n'a rien de commun avec les règles préconçues.

La critique et les théories peuvent aider à goûter les chefs-d'œuvre, mais elles n'aident pas à les faire.

La science moissonne l'élite de nos générations, le travail intellectuel tue. Autrefois il semblait être une garantie de longue vie. Voyez

ces existences de savants si pleines et si calmes, passées tout entières dans l'acquisition et la jouissance tranquille du savoir. Aujourd'hui la science a quelque chose de fiévreux.

On ne sort guère de la vie sans douleurs ; on n'y était pas non plus entré sans larmes. Une souffrance mystérieuse accompagne le naître et le mourir.

J'aime l'unité dans la vie, la ligne droite.

Il y a deux sortes de bon sens dans la vie, le petit bon sens et le bon sens élevé. Le premier n'est que l'entente des intérêts ; l'autre est l'intelligence des devoirs et de la destinée.

Ce 22.

Mme Valmore¹ est l'élégie même. Sa plainte éternelle a quelque chose de maladif. Pendant quarante ans, elle a chanté la même note. Les gens qui aiment cette note doivent être dans le ravissement. Ceux qui n'ont pas le goût particulier pour cette note unique peuvent la trouver monotone.

Tout vrai poète obéit à une poétique intérieure.

J'ai un grand pouvoir de réaction au physique et au moral.

Le poète ne mettra dans ses œuvres que ce qu'il a en lui. Il n'y a pas moyen de frauder. Les sentiments d'emprunt ne battent pas. L'inspiration ne fait que nous présenter sous une forme plus vive les divers côtés de notre âme. Les saisir et les revêtir d'une expression heureuse, c'est tout l'œuvre du poète.

Quand le poète chante ses propres douleurs, il doit avoir la note sobre, et laisser deviner plus qu'il ne dit. Les cris déchirants ne sont pas faits pour la poésie. Comme la Niobé² antique, elle doit avoir la grâce de la douleur.

Dans ma solitude, la poésie n'a été qu'une conversation nécessaire.

J'ai jeté là tout ce que j'avais dans l'esprit et dans le cœur.

J'ai subi bien des cultures, la dernière fut celle de la solitude, elle me força à me reposer sur moi-même et sut exprimer sous forme poétique tout ce que la vie et les cultures antérieures y avaient déposé.

1. Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) est une poétesse française, auteur notamment du *Chansonnier des grâces* en 1816.

2. Voir page 22.

28 juillet.

Il y a trois sortes d'ouvrages, ceux qu'on ne lit pas, ceux qu'on lit et ceux qu'on relit.

La poésie est un produit naturel. Si certaines natures produisent cette fleur-là spontanément, ce n'est pas à dire qu'il ne lui faille point de culture. Mais surtout point de systèmes. Laissez s'épanouir la rose dans toute la grâce de sa liberté.

Le paysage tout pur ne vaut rien en poésie, il ne s'anime que lorsqu'il sert de cadre à une action humaine.

Ce 3 août.

Il y a chez chacun de nous, surtout dans la jeunesse, quelque chose qui chante. La plupart des hommes ne se rendent pas compte de cette musique vague et fugitive ; le poète seul arrête au passage les divins accents.

14 août.

L'ordre de l'univers ne me suggère pas l'idée d'un suprême ordonnateur, mais bien celle d'une grande loi.

Le don du poète, c'est d'éveiller par un simple accord dans les autres âmes des vibrations poétiques qui se prolongent à l'infini.

Quand on vit au milieu des bruits du monde, il faut que la voix intérieure qui éveille le poète en nous parle bien haut pour que nous puissions l'entendre ; dans la solitude, nous comprenons son moindre murmure.

Quand il s'agit d'une œuvre nouvelle, chacun peut la goûter, l'admirer même, mais personne ne se décide à attacher le premier le grelot de la renommée.

18 août.

Les dents me tombent, mais les ailes me poussent.

En parlant de la comète, les poètes se jettent dans la mécanique céleste et le bon Dieu. Ce qu'il faut attaquer dans un pareil sujet, c'est la fibre humaine.

6 septembre.

Si le poète veut faire pénétrer un sentiment dans notre cœur, il faut que ce sentiment ait d'abord passé dans le sien.

Sainte-Beuve¹ en vers a l'expression trouble ; Musset² l'a toujours limpide.

8 sept.

L'art chrétien s'est posé un idéal élevé, mais inaccessible ; l'art grec, au contraire, n'a jamais poursuivi que ce qu'il pouvait atteindre. Le premier nous donne ce spectacle troublant d'un effort et d'une lutte vaine ; l'autre nous présente l'image de la beauté saisie et possédée dans une plénitude heureuse et sereine.

Chez les romantiques, l'expression embrasse plus de pensée qu'elle n'en peut étreindre. De là son caractère vague et incomplet.

25 octobre.

J'aime le sentiment religieux ; il est naturel à l'homme au sein de ce mystère dont il se sent enveloppé. Mais je déteste les religions ; elles imposent des croyances arrêtées et exclusives qui ne conviennent pas à un être qui ne sait rien et ne peut rien affirmer.

Ce 29 novembre.

La bienveillance est l'huile dont il faut graisser les rouages et les engrenages des relations humaines.

3 décembre.

L'artiste ne voit pas la nature immédiatement ; il la voit il travers son âme.

11 décembre.

Le vers de Racine³ nous caresse ; celui de Corneille⁴ nous étreint.

1. Charles-Augustin Sainte-Beuve (1804 -1869) est un critique littéraire et écrivain français, auteur notamment de *Madame de Pontivy* en 1839.

2. Voir page 22.

3. Jean Racine (1639-1699) est un dramaturge français, auteur notamment de *Bérénice* en 1670.

4. Pierre Corneille (1606-1684) est un dramaturge français, auteur notamment de *La Place royale* en 1634.

17 février 1862.

Chez Lamartine¹, le sentiment se noie dans l'harmonie. Banville² nous étourdit par un cliquetis de rimes à propos de rien. De plus, son expression est exorbitante. Mais il n'y a pas d'excès sans une certaine puissance. Dans les jeunes poètes actuels, la forme est exagérée, tandis que le fond se réduit à rien. Un sentiment vrai trouve sans effort son expression juste et naturelle. Il n'a besoin de rien forcer.

En poésie, il faut quelquefois savoir éteindre à propos l'expression, afin qu'elle n'étouffe pas le sentiment qu'elle est chargée d'exprimer.

3 mars.

Le vers doit être transparent et fluide. Il faut qu'il laisse passer la lumière et qu'il coule.

Quand on a de l'esprit, il faudrait être bien bête pour s'ennuyer.

22 juin.

Il en est de certains points culminants de notre vie comme des hautes montagnes. Quelle que soit la distance qui nous en sépare, ils nous semblent toujours proches.

J'ai l'orgueil de croire qu'on ne me surpassera jamais en modestie.

Quelque vaste que puisse être un génie humain, il se sentira toujours incomplet, plein de lacunes, entouré d'obscurité. L'intelligence humaine est faible, elle est trouble malgré ses conquêtes. Par un seul côté l'homme peut arriver à une entière plénitude, et ce côté, c'est le cœur. Faible et triste, il peut être aussi bon, aussi compatissant qu'un Dieu. S'il peut toucher par un sentiment à l'infini, c'est certainement par la bonté.

5 septembre.

Lorsque Lamartine chante, on croit entendre le son d'un magnifique instrument. Quant à la poésie de Musset, c'est le son d'une âme.

Pour écrire en prose il faut absolument avoir quelque chose à dire ; pour écrire en vers, ce n'est pas indispensable.

1. Voir page 18.

2. Théodore de Banville (1823-1891) est un poète français, auteur notamment des *Exilés* en 1867.

La poésie est pour ainsi dire le dessert de l'esprit Il ne faut donc en prendre qu'en petite quantité, comme de toutes les friandises.

17 septembre.

Le cœur humain, ce gros cœur collectif à qui nous avons tous fourni un petit morceau.

Sèvres, 13 décembre 1862.

Le mariage est le seul côté par où m'a été ouvert un jour sur la passion, – un jour de souffrance.

Toutes les ardeurs du cœur humain trouvent leur emploi légitime dans le mariage. Aller les chercher ailleurs, c'est se préparer d'infaillibles déceptions et des déchirements sans remède.

Je suis entrée fort triste dans la solitude ; mais je m'y suis rassérénée.

20 décembre.

Mon soin unique, c'est de bien choisir mes sujets. Je ne fais plus ensuite que les laisser parler, qu'écouter ce qu'ils me disent. Un peu de choix et d'arrangement est la seule part qui me revient dans l'exécution de mes petites œuvres. Quant au reste, j'y suis pour peu de chose. Je crois remarquer que dans les poètes actuels, c'est le contraire qui a lieu. Ils n'écoutent pas assez ce que le sujet leur dit ; ils veulent trop mettre du leur ; ils écrivent à côté de leur sujet et en dehors.

21 décembre 1862.

Nos passions et nos besoins, voilà nos vrais tyrans. C'est pourquoi j'ai toujours été simple et vertueuse.

1^{er} janvier 1863.

Je suis tentée de croire qu'il y a quelqu'un qui fait mes vers pour moi, car ils m'arrivent tout faits. Je n'y suis vraiment pour rien ou du moins pour bien peu de chose.

Quelle que soit la passion qu'on porte dans l'amour conjugal, la sécurité qu'on y goûte et le sentiment de légitime possession qu'il donne lui prêteront à son tour des apparences calmes que ne pourront jamais, avoir les unions illicites.

La croix de l'homme, c'est le plus souvent sa femme, et c'est bien la plus vilaine forme que puisse prendre une croix.

20 janvier.

À une critique aussi puissante il faut des morceaux de résistance. Mon aile de papillon n'offre aucune prise à ses serres.

La côtelette allemande, que de livres sont faits sur son modèle !

Quand on ouvrirait aux femmes les portes de la liberté, les honnêtes et les sages ne voudraient pas entrer. Le dévouement et les sacrifices seront toujours le lot de la femme. Ses tendances indiquent sa destinée.

25 janvier.

Je repousse le nom d'incrédule. Je crois à la loi morale. Ma conscience me tient lieu de foi, la confiance, d'espérance. C'est de la religion moins Dieu. Je suis l'incrédule religieux.

J'ai cessé de chercher la vérité, car je sais que je ne la trouverais pas.

Ce 27 février.

Les célibataires sont des braconniers qui chassent jusque dans les parcs réservés.

Je suis plus que personne persuadée de la présence d'un principe divin dans l'univers, mais mon esprit se refuse à lui prêter une existence distincte.

Ce 14 mai.

Les esprits qui se jettent dans la foi y sont bien moins poussés par l'amour de la vérité que par un besoin de trouver à tout prix une ancre d'espérance et de tranquillité. Ils ferment les yeux et s'abandonnent. L'imagination aidant, ils se figurent qu'ils croient. Ils sont si peu soucieux de la vérité qu'ils fuient tout ce qui pourrait les tirer de cet état d'illusion ; ils ont peur de la lumière. À toutes les suggestions de la raison ils n'opposent que des réponses absurdes ou puérides, mais qui les tranquillisent. C'est tout ce qu'ils demandent.

Dans tout dévot il y a du Pascal¹, plus de peur que de désir.

1. Voir page 40.

L'âge mûr semble être mon âge naturel. Ce calme encore accompagné de force, ces opinions rassises, cette vue claire en religion et en littérature, voilà ce que je goûte et dont je jouis avec délices. J'aurais dû naître à quarante ans.

14 juin.

Les sophistes du, sentiment nous parlent des droits de la passion. Elle n'a qu'un droit, en sa qualité de maladie, le droit au remède.

24 juillet.

La sévérité de ma morale n'est pas le résultat logique de certains principes, mais l'effet immédiat de ma nature ; je ne raisonne pas la vertu.

Je n'admire pas Jésus sans réserve. Dans ses discours tels que nous les donne *l'Évangile*, au milieu d'admirables élans de mansuétude il y a des préceptes impitoyables. C'est ce qui explique comment Jésus peut être à la fois le Dieu des âmes tendres et des fanatiques.

28 octobre,

Chez Laprade¹, l'expression coule. On s'en étonne, tant elle est froide. Elle semblerait devoir être arrêtée dans sa propre glace.

Lamartine² a la note magnifique mais jamais la note émue ; celle-là, c'est le cœur qui la donne, et Lamartine n'a jamais aimé. Les femmes n'ont été pour lui que des miroirs où il s'est regardé. Il s'y est même trouvé très beau.

31 octobre.

Le poète est encore plus un évocateur de sentiment et d'images qu'un arrangeur de mots.

1^{er} novembre.

Le langage de la poésie doit être aussi juste et aussi compréhensible que celui de la prose. Il doit seulement être plus imagé, plus enlevé surtout. C'est proprement un langage ailé.

1. Voir page 39.

2. Voir page 18.

Quand j'aborde un sujet, avant de le traiter je le retourne et le flaire à peu près comme l'ours de la fable aux passages de l'haleine¹. Ôtons-nous, car il sent.

2 décembre 1863.

À force d'annoncer les choses, on provoque leur apparition. Les prophètes annonçaient le Messie ; Jésus est venu. Il n'était pas annoncé parce qu'il devait arriver ; mais il est arrivé parce qu'il était annoncé. Les grands désirs de l'humanité se sont toujours réalisés. La religion durera encore assez pour que le progrès moral réalisé par l'homme lui permette de s'en passer.

8 décembre.

Si je m'élève quelquefois à une certaine hauteur, ce n'est certainement pas par l'effet de mes propres forces ; la poésie seule m'a soulevée ; elle me porte où je n'atteindrais pas.

21.

Tout est pour le pire dans le plus mauvais des mondes possibles. Ce n'est pas à la porte de l'enfer, mais à celle de la, vie qu'il faudrait écrire : *Lasciate agni speranza*².

30 décembre.

Je ne me figure pas qu'un astronome puisse jamais être un croyant. La vue pour ainsi dire immédiate de l'infini dissipe comme de légers nuages les fables dont l'homme s'est plu à envelopper sa destinée. Il cesse de se sentir un être assez important pour arrêter un instant sur lui la pensée divine. Ce n'est pas cette humilité chrétienne si orgueilleuse au fond, puisqu'elle reconnaît qu'il n'a pas fallu moins que l'incarnation de Dieu pour sauver l'humanité ; c'est le sentiment écrasant de son véritable néant qui saisit l'homme devant ces espaces sans bornes peuplés de mondes innombrables. Il comprend que sa destinée, perdue dans une pareille immensité, devient tout

1. Il s'agit de la fable intitulée « L'Ours et les deux compagnons » dans le livre V des *Fables* de La Fontaine (voir page 30).

2. Voir page 42.

à fait insignifiante. Elle est emportée dans le mouvement infini, universel.

L'homme est un être moral. À mesure qu'il se dégage de l'animalité, il entend plus distinctement la voix intérieure qui l'appelle au bien. En accomplissant le devoir, il ne fait qu'obéir à la loi de sa nature, loi qui se venge par le remords quand elle a été blessée. La morale n'est pas imposée à l'homme par une puissance en dehors de lui, mais par ce législateur intérieur qui s'appelle la conscience, et qui ne relève que de soi.

31 décembre 1863,

L'année se clôt, une autre commence. Que lui demanderais-je ? La paix. C'est le dernier désir des cœurs qui n'attendent plus rien.

5 février.

Pour que je me fie à l'honnêteté des femmes, il faut que cette honnêteté soit de tempérament. Les meilleurs principes du monde sont impuissants à garantir de certaines surprises des sens.

22 février.

La vie n'est qu'une suite de sensations plus désagréables les unes que les autres jusqu'à celle qui les clôt et les surpasse toutes, de sorte que tout en sachant qu'elle est la dernière, nous la redoutons au lieu de la désirer.

Nous mourons presque tous de mort violente ; car comment nommer autrement cette rupture presque toujours douloureuse des liens de la vie ? Mourir ne devrait être que s'éteindre ? Pourquoi la cessation de l'existence entraîne-t-elle presque toujours de longues et terribles douleurs ? Pourquoi ce dernier combat ? On dirait que la mort est contre nature, à voir la résistance que la chair et l'esprit lui opposent.

16 mars.

Qui n'est rien ou n'a rien n'existe pas. *Être et avoir* sont deux verbes aussi nécessaires dans la vie que dans la grammaire.

17 mars.

La liberté est une mauvaise plaisanterie. Il est évident que nos actes sont les produits de notre nature. Nous agissons selon ce que nous sommes. Demander de la vertu à un individu mal né, c'est vouloir

cueillir des noix sur un pommier. Vous me direz que la vertu peut se greffer. – Oui, mais à la condition de rencontrer au moins une sève analogue.

Puisque vous aimez ma prose imagée, je vous répéterai que chez moi la poésie ne coule pas à flots. Loin d'être un torrent, elle n'est tout au plus qu'une veine qui filtre et pleure à travers la roche épaisse. Je la recueille goutte à goutte ; et je suis tout heureuse lorsque je parviens à remplir quelques fioles.

Loin de demander au poète une grande étendue de pensée ou des prodiges d'originalité, je ne lui crierai jamais que deux mots : de l'âme et de l'art ; et ce n'est pas être bien exigeant ; car l'âme n'est point une chose rare et l'art s'acquiert.

Il n'a jamais bridé en moi une flamme bien vive. Une chaleur douce et continue a seule été mon partage. Cela ne flambe pas, mais cela fait feu qui dure. En effet s'il est deux choses qui ne se concilient guère, c'est la durée et l'ardeur.

Le plus grand défaut de Shelley¹, c'est l'exubérance de sa poésie, étrange défaut pour un poète.

25 mars.

Il n'y a plus à reculer. Me voilà à l'entrée d'une contrée désolée ; il faut que je m'enfonce dans des landes désertes, où m'attendent toutes sortes de mauvaises rencontres : les maladies, les infirmités, les affaiblissements successifs. Et ce qui rend cette perspective plus triste encore, c'est que pour sortir de là il n'y a pas d'autre porte que la mort.

La passion explique bien des choses, mais elle ne justifie rien.

31 mars.

Dans les contes rémois², l'imitation matérielle de La Fontaine³ est poussée assez loin ; ce sont ses coupes, c'est sa langue. L'auteur quant au fond ne s'est appliqué qu'aux détails scabreux. Il n'a pas pénétré jusqu'à l'âme. Le sentiment et la grâce lui ont échappé.

1. Voir page 40.

2. Œuvre du comte de Chevigné (1793-1876) publiée pour la première fois en 1836.

3. Voir page 30.

27 avril 1864.

Il est bon qu'on oppose une digue d'indifférence et même de mépris à la crue de vers qui nous inonderait si le public manifestait la moindre faiblesse à leur égard. Il ne s'agit pas ici d'un art où les études préables sont jugées indispensables. Le premier goujat venu peut s'y croire apte tout comme un autre. Quand on pense que, pour faire des vers, il suffit d'avoir de la vanité, de l'encre et du papier, on ne peut pas en vouloir au public bien avisé qui a pris ses précautions. D'ailleurs, ce qu'il y aurait de rassurant pour un vrai poète, si un vrai poète surgissait encore, c'est que jamais un beau vers n'a été perdu. C'est une perle rare qui se retrouve toujours, fût-elle enfouie sous cent pieds de décombres et d'ordures.

Sainte-Beuve¹ déploie une perspicacité effrayante dans l'analyse des caractères. Personne comme lui ne sait découvrir les ridicules et les faiblesses. Il ne se fait pas faute de surfaire le talent ; mais il prend bien sa revanche en abîmant l'individu. Il est par excellence le critique des talents et des individualités médiocres. S'il discerne admirablement les petits ressorts qui mettent les petites passions en jeu ; s'il appuie et insiste sur d'imperceptibles détails de style, la grande, l'ardente poésie lui échappe. Sa propre froideur le rend insensible à la flamme.

Le libre penseur, c'est l'homme qui, dans la recherche de la vérité, n'est arrêté par aucune considération humaine ou divine.

Il semble vraiment qu'une volonté méchante préside aux événements humains. À voir comme elle prend plaisir à tout faire avorter ou empirer, on pourrait l'appeler une providence à rebours. Le hasard tout seul n'aurait pas cette persistance et cette perspicacité dans le choix des combinaisons mauvaises.

30 avril.

La femme peut se passer d'aimer, mais non d'être aimée.

Le mariage est bien rarement deux cœurs qui s'unissent, c'est le plus souvent au fond une envie de commencer et une envie d'en finir qui se rencontrent.

1. Voir page 50.

1^{er} mai.

La science dans ses recherches ne se laisse arrêter par aucune considération humaine ni divine. La vérité est son but, elle y marche intrépidement, sans songer à la faveur dans ce monde ni à son salut dans l'autre. Elle n'est d'ailleurs ni ambitieuse ni dévote. La faveur ne la touche pas et pourvu qu'elle ait atteint la vérité elle a fait son salut.

13 mai.

Tout se liquide en perte dans la vie : mourir, c'est déposer son bilan. La mort n'est après tout qu'une banqueroute définitive.

17 juin.

Il est certain que la morale n'a rien d'arrêté, elle exprime seulement l'état de la conscience humaine et son degré de culture. Sa nature même est de progresser.

Erreur de croire qu'on attachera par des bienfaits. Si l'on attache quelque chose, ce ne sera jamais que soi-même.

18 juin.

Quel est cet idéal vers lequel la nature s'achemine à travers le temps éternel et les formes infinies ? Nous ne sommes pas le terme de son évolution et de ses efforts. Ce n'est pas pour aboutir à cette misérable humanité qu'elle a pris son élan de si loin. Non, nous ne serons qu'un échelon rompu sous ses pas. Ô toi, qu'elle entrevoit, être futur, à qui nous sommes sacrifiés, quelle sera ta forme, tes désirs, ta puissance... Retiendras-tu quelque chose de nos misères ? Arrivé au sommet du possible, songe à nous qui avons aimé et souffert pour toi, à nous qui t'avons préparé l'arène où ta course va se déployer.

19 juin.

La nature devrait s'attendrir en faveur de l'homme, puisque c'est lui seul qui l'aime, la comprend, la trouve belle. Tous les autres animaux n'ont pas de pensée pour elle. Enfermés dans le cercle de leurs besoins, que demandent-ils à leur nourrice ? Des aliments. Nous seuls nous plongeons dans son sein avec délices et lui présentons le miroir de notre intelligence afin qu'elle s'y réfléchisse.

Ainsi vous êtes contents de Dieu, vous qui le proclamez adorable. On dirait à vous entendre que vous n'avez jamais éprouvé son indifférence ni sa haine. Il est vrai que vous comptez sur un autre monde pour réparer ses torts envers vous. Hélas ! ce que nous voyons de son injustice en celui-ci nous suffit. Votre Dieu est jugé.

1^{er} juillet.

À chaque création Dieu s'applaudit de son œuvre. Il la trouve bonne. Et cependant quelle œuvre pouvait être plus imparfaite, puisque l'éternité ne serait pas suffisante à réaliser ce qui lui manque pour atteindre à l'idéal. Ce besoin du progrès, qui est l'impulsion innée de l'univers, est en contradiction avec cette satisfaction qu'exprime le créateur.

Il faut montrer à nu la nature et qu'il n'y a rien derrière elle. Toutes les religions s'entendent pour la représenter comme un décor et pour s'attribuer le droit d'expliquer – ce qui se passe sur la scène est si misérable – ce qui se passe dans les coulisses et tous les ressorts que met en jeu le divin machiniste. C'est ce derrière de coulisse qui intrigue l'imagination. Tant qu'il ne sera pas évident que cet inconnu n'est qu'un grand vide, le rêve en prendra possession. C'est là le domaine naturel de la superstition.

Ce que l'homme aurait de mieux à faire serait de prendre au pied de la lettre cette métaphore usée : la vie est un rêve¹. Donner de l'importance à ce rêve, c'est véritablement vouloir qu'il dégénère en cauchemar.

3 août.

Je suis quelquefois effrayée en songeant combien il s'en est fallu de peu que je ne laissasse aucune trace de mon passage. Que la barque s'engloutisse, mais qu'il reste un sillage.

Eugénie de Guérin et Mme de Sévigné² ont eu au suprême degré le don de l'épanchement. Il ne suffit pas de posséder la source intérieure, il faut qu'elle puisse couler.

11 novembre.

Ne me parlez pas de l'amour. Qu'y a-t-il au fond de ses enthousiasmes et de ses délices ? Un animal qui veut s'accoupler. L'imagination a

1. Voir page 31.

2. Voir page 34.

beau se mettre en frais d'achat, l'amour n'est que cela, c'est-à-dire une chose sale et honteuse.

L'adoucissement des mœurs se manifeste dans le mouvement actuel contre la peine de mort. Et la peine de l'enfer, qu'en disent Messieurs les dévots ? Il me semble que leur bon Dieu, tout bon Dieu qu'il est, ferait bien de venir prendre chez nous des leçons d'humanité.

28 novembre.

Les causeurs sont des prodiges. Causer, c'est jeter son esprit par la fenêtre.

19 décembre.

La Muse de Vigny¹ est sans ailes, et porte une chape de plomb ; elle ne vole pas, elle se traîne, tout en faisant de grands gestes.

25 décembre.

Un esprit fort est celui qui n'est arrêté par aucune considération dans la recherche de la vérité. Les terreurs de l'imagination, les suggestions du sentiment, les préjugés officiels, rien n'a le pouvoir de troubler son courage ni sa sincérité.

31 décembre.

L'année qui se termine a été désastreuse. Est-ce que celle qui va commencer s'aviserait de lui ressembler ? Sans la connaître, je la crois capable de tout.

1^{er} janvier 1865.

Si j'ai rimé deux vers, c'est par le plus effet du plus grand des hasards. Il faut croire que chez moi l'émotion poétique n'était pas bien intense puisque je n'éprouvais pas le besoin de l'exprimer.

8.

Musset² a rendu la tâche difficile aux poètes à venir. Le cœur qu'ont une fois ému ses accents pénétrants reste exigeant : il n'est plus

1. Alfred Victor, comte de Vigny (1797-1863), est un écrivain, dramaturge et poète français, auteur notamment de *Chatterton* en 1835.

2. Voir page 22.

capable de s'ouvrir à la première poésie venue. Il lui faut de la passion et de l'émotion à tout prix.

Je suis très indulgente envers les gens qui me goûtent. J'ai tout intérêt à leur accorder de l'esprit, puisqu'ils m'en trouvent.

20 janvier.

Je crois à l'existence d'une force unique dans l'univers. Lumière, calorique, magnétisme, etc., elle tombe sous nos sens ou leur échappe. La pensée même n'est qu'une de ses transformations. Avec des organes appropriés, il est probable que nous verrions penser comme le nerf visuel change en lumière les vibrations de l'éther.

22 janvier.

Loin de me prendre au sérieux, je ne me donnerai jamais que comme un simple dilettante, un amateur éclairé peut-être, mais à peu près impuissant. La preuve, c'est que mon talent, tout petit qu'il est, est fait de pièces et de morceaux.

24 février.

Le christianisme a proclamé les principes de la fraternité et de la charité. En revanche, il a ordonné et exécuté les plus affreux massacres qui aient jamais affligé l'humanité. C'est même à peu près le seul bienfait réel que les hommes aient tiré de lui.

On prétend que la Religion est l'éducatrice de l'homme. Je lui conseille de se vanter du bel élève qu'elle a fait. C'est une éducation à recommencer.

Sèvres, 17 avril.

Nous ne sommes pas les maîtres de nos actions. Nous les jugeons, mais elles nous sont imposées. Le remord, porte donc à faux. L'homme ne devrait avoir que des regrets.

Je regrette que la vertu ne soit souvent que le résultat d'une lutte. Le combat suppose la possibilité de la défaite, et je ne voudrais pas cette possibilité-là.

Le sentiment n'est souvent qu'un prétexte pour lâcher la bête.

23 avril.

Le centre sympathique de Maurice de G¹ était placé dans la nature ; c'est là que toutes les fibres de son être aboutissent. Je sens que le mien est dans l'humanité ; d'autres ne l'ont qu'en Dieu. Ce serait un travail à faire que cette théorie des centres sympathiques.

31 mai.

La vertu est un sacrifice douloureux dit P P². Quand la vertu coûte si cher, il est probable qu'on ne la pratiquera pas.

Si Dieu existait, ce serait un monstre. Il vaut mieux pour lui qu'il ne soit pas, c'est surtout plus moral.

Des aspirations ne sont pas des inspirations.

Nous n'avons tous reçu qu'une certaine dose, donc il faut la ménager.

14 juin.

En fait de vertu, il ne s'agit pas d'aller contre la nature, mais de se placer au-dessus d'elle. Ce n'est pas un antagonisme, mais bien une supériorité qu'il faut établir.

Pour que la femme honnête subisse l'approche de l'homme, il faut que cette approche lui soit imposée. La bassesse de la fonction disparaît ou plutôt se transfigure dans la splendeur du devoir.

23 juin.

Quand on juge un auteur, il faut ordinairement séparer l'homme du talent. Chez moi ils se tiennent. Je défie bien qu'on puisse les séparer, le jugement porte à la fois sur tous les deux.

Les mouvements du cœur ne se laissent pas commander. Ils dépendent de certaine attraction qu'on n'explique pas. Je comprends donc qu'on ne m'aime pas. Quant à ne pas m'estimer, j'en défie bien les gens de tous les partis.

La première chose que je demande à une forme de gouvernement, c'est d'être possible. La république le sera peut-être quelque jour en France. Quant à présent, il n'y faut pas penser.

1. Il s'agit de Georges Maurice de Guérin (1810-1839), poète et écrivain français, auteur notamment du *Centaure* en 1840.

2. Il s'agit de Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), publiciste, économiste, sociologue et socialiste français, auteur notamment de *Qu'est ce que la propriété ? Ou recherches sur le principe du droit et du gouvernement* en 1840.

30 juin.

Il m'est impossible de tenir aux dévots le moindre compte de leurs vertus. La récompense à laquelle ils aspirent est si haute qu'il y a toujours lieu de s'étonner qu'ils n'en fassent pas davantage pour la mériter. Je n'ai pas non plus la moindre compassion pour leurs malheurs. Que sont ces tribulations d'un jour en regard de la félicité qu'ils attendent et à laquelle ces mêmes afflictions doivent les acheminer ! Ces gens-là vivent dans un monde si peu humain qu'il est juste de prendre à leur égard des sentiments qui ne le soient pas. Il n'est pas jusqu'au langage qu'il ne faille changer ; et ces deux mots même, vertu et malheur, prennent un autre sens quand c'est à eux qu'ils s'appliquent.

On a beau parer les vertus des dévots du beau nom de charité, elles ne sont que l'égoïsme porté à son suprême degré. Faire son salut, c'est s'aimer dans tout, malgré tout, par-dessus tout. C'est rapporter tout à soi, sous prétexte d'amour de Dieu.

On m'objectera que c'est faire un bon usage de son égoïsme. Oui, mais je demanderais qu'on ne l'appelât pas vertu.

30 juin.

Je voudrais avoir le don de l'ubiquité, tant de lieux m'attirent à la fois que je souffre de choisir.

3 juillet.

Les circonstances de la conception doivent être décisives. S'il n'y a pas eu attraction passionnée, enthousiasme, étincelle, que pourra être l'individu conçu ? Voyez plutôt le produit de nos mariages d'argent et de raison, une race sans grandeur et sans flamme. Amour, on peut te bannir et te maudire, c'est toujours à toi qu'il faut aller demander la force et le génie.

7 juillet.

En face de la plupart des phénomènes de la nature, le savant constate, mais il n'explique rien.

9 août 1865.

Les dévots sont les malades imaginaires de l'âme. À force de s'occuper de leur santé morale, ils se croient des maladies réelles. Un esprit vraiment

sain n'a pas de ces faiblesses-là. La vie antique ne les soupçonnait pas. Les dévots sont des poltrons, les dévots sont des lâches. Prosternés devant un Dieu inique et cruel, ils n'ont qu'un soin, qu'une pensée : se sauver à tout prix.

La Religion ne transforme pas l'homme. Elle n'a jamais attendri que les cœurs déjà tendres ; mais elle endurecit les cœurs durs.

Dans l'incessante préoccupation de la santé de l'âme, le dévot fouille tous les recoins de son cœur. Il descend jusque dans les racines de ses pensées, et n'est satisfait que lorsqu'il y a découvert quelque fibre corrompue qu'il ne peut extirper.

Qu'il y aurait un beau livre à faire contre le christianisme ! La science et le talent n'y suffiraient pas. Il faudrait une âme passionnément honnête, que l'injustice et la duplicité révoltât, et surtout un cœur plein de compassion pour les maux de l'humanité.

Jésus attire à lui tout l'amour du chrétien ; il n'en reste plus pour Dieu le père. Il est vrai d'ajouter que ses procédés envers la race humaine et envers son prétendu fils ne sont pas faits pour en inspirer.

La peur jeta Pascal¹ dans la religion. Mais c'est ensuite la partie tendre ou passionnée de son cœur qui l'y attacha.

Qu'il y aurait un beau livre à faire contre le christianisme ! Voltaire² a bien fait entendre quelques invectives mordantes ; mais elles se sont perdues dans le concert de plaisanteries de cet immortel bouffon. Il peut donc surgir l'accusateur passionné, le vengeur de l'humanité tant de fois outragée. Le christianisme, grâce aux progrès de la raison humaine, est sapé dans sa divinité. Maintenant c'est dans sa moralité et dans ses prétendus bienfaits qu'il faut l'attaquer ; il a beau s'y retrancher comme sa dernière position, on l'en fera déloger. Il faudra qu'il se montre et subisse la honte d'un verdict vengeur.

11 août.

George Sand³ m'est insupportable à présent dans les romans. Une vieille femme vicieuse et dépravée qui rabâche d'amour, cette illusion des cœurs jeunes et purs. Elle est à fouetter. Je veux qu'un auteur ne

1. Voir page 40.

2. François Marie Arouet, dit Voltaire, (1694-1778) est un écrivain et philosophe français, auteur notamment de *Candide ou l'Optimisme* en 1759.

3. Voir page 25.

soit pas en contradiction flagrante avec ce qu'il croit. J'exige de lui un certain degré ou au moins une apparence de sincérité.

13 août.

Mon premier soin, quand je me lève, est de voir comment mes bons arbres ont passé la nuit, mes arbres fruitiers surtout. Quelle vivante image de la bonté que ces êtres muets qui tendent vers nous leurs bras chargés de présents savoureux.

15 août.

La doctrine de la prédestination est vraie dans son principe. Il y a certainement des êtres voués au bien ou au mal dès avant leur naissance. Le dogme du péché originel est évident. La foi a saisi ces vérités ; son tort, c'est d'en avoir tiré des conséquences iniques.

20 août.

Je crois que l'humanité aurait tout à gagner à se débarrasser de l'idée de Dieu. Il serait bon qu'elle n'eût plus à compter que sur elle-même. La morale, quoi qu'on dise, n'y perdrait rien. Nous avons vu dans les siècles de foi vive qu'il ne s'est guère agi que de servir Dieu à outrance ou de le tromper. Fanatisme ou hypocrisie, l'homme ne peut pas sortir de là.

1^{er} septembre.

Je me laisse aller avec d'autant plus d'abandon à ma haine contre la religion, que je sens que cette haine est généreuse et qu'elle a ses racines dans les parties les plus élevées de mon être. C'est mon amour pour le bien et pour l'humanité qui me rend hostile à ces monstruosité d'égoïsme et de fanatisme, auxquelles tout vrai dévot, s'il est conséquent, ne peut échapper.

Qui dit bon dévot dit un individu chez lequel la bonté native corrige et atténue les conséquences naturelles de ses croyances.

2 septembre.

On peint Caron¹ occupé à passer des ombres, c'est-à-dire le dernier reste d'une chose qui a vécu. Et nous, qui vivons encore, que sommes-

1. Voir page 41.

nous ? Des ombres ! des ombres ! Avant comme après la mort, toujours des ombres dans une barque étroite et fuyante. Seulement la nôtre sombre avant d'aborder.

9 septembre.

Caron¹ passait des ombres, et nous les regardons passer.

16 septembre.

Une femme ne fait guère de romans que quand elle en a eu dans sa propre vie.

26 septembre.

Souvent les choses que nous désirons arrivent ; mais soyez bien certains qu'elles arrivent toujours de manière à nous faire le moins de plaisir possible.

30 septembre.

Mon mari n'aurait pas souffert que sa femme se décolletât, à plus forte raison ne lui eût-il pas permis de faire des vers. Écrire, pour une femme, c'est se décoller ; seulement il est moins grave de montrer ses épaules que son cœur.

Les enfants naturels sont des espèces de prédestinés. Ils ont ordinairement plus de talent et plus de chance dans la vie que les autres ; ils ont l'étincelle et l'étoile.

27 octobre.

Pour mettre la vie à l'aise avec moi, je n'ai jamais rien exigé. Eh ! bien, cependant elle a encore trouvé moyen de me donner moins que je ne demandais.

30 octobre.

À quoi sert-il que Kant² ait commencé par chasser la certitude de son système, si, sortie par la grande porte, elle rentre ensuite

1. Voir page 73.

2. Emmanuel Kant (1724–1804) est un philosophe allemand, auteur notamment de la *Critique de la raison pure* en 1781

par une porte de derrière qu'il a eu soin de lui ménager dans son éthique ?

29 novembre.

Je n'ai plus envie de voyager. Il me semble à présent que ce n'est pas la peine de me déranger pour ne faire que se promener sur notre pauvre terre. Les autres planètes seules me tenteraient.

2 décembre.

Les dévots s'évertuent contre la morale indépendante. Mais je voudrais bien savoir, si tout à coup leurs yeux venaient à s'ouvrir, et qu'ils vissent les cieux parfaitement vides, ce qu'il adviendrait de cette morale dépendante et qui ne n'appuyait que sur la Foi.

Pour que je puisse déclarer quelqu'un homme de bien, il faut que je le voie dans la complète indépendance de sa raison. Tant qu'il lui restera une ombre de préjugé religieux, je garderai des doutes à son égard. Il faut qu'il soit sans peur pour être reconnu sans reproche. C'est un calculateur qui additionne les bénéfices de sa vertu. Le bien doit être fait gratis pour être vraiment le bien. Le dévot ne songe qu'à tirer un bon numéro à la loterie du salut.

Il y a eu un temps où il fallait une certaine force d'esprit pour nier Jupiter¹ ; il en viendra un où l'on ne comprendra pas qu'on ait pu croire en Dieu.

3 décembre.

Musset² pêche par la composition. Ses poésies sont décousues ; on les dirait faites de morceaux rapportés. Mais quels morceaux ! C'est du cristal, de l'or, du diamant, ou plutôt c'est un métal à lui et sorti de ses entrailles fluide, transparent, brûlant :

C'est de la lave humaine

Que le temps jamais ne pourrait refroidir.

Je me compare à ces insectes qui se réfugient, à l'extrémité des brandies, dans une feuille, et s'y tissent une enveloppe fine où s'ensevelir. La solitude est ma feuille ; j'y file mon petit cocon poétique.

1. Voir page 31.

2. Voir page 22.

J'ai beau m'évertuer à entretenir ma verve, il arrivera un moment où je ne pourrai plus rien tirer de ma cervelle. L'imagination a aussi son hors d'âge. Il faut bien de la vertu pour ne pas être dévot. Quoi ? toutes les portes de ce monde ouvertes, et celles du ciel par surcroît. L'amour de la vérité est bien puissant, quand il l'emporte sur de pareilles considérations. Quand je mange de la viande, mon cœur cherche querelle à mon estomac.

Il est vraiment heureux pour Hugo¹ qu'il ait eu le don de la poésie. Sans ses vers où il jette pêle-mêle l'infinie multitude des images monstrueuses et incohérentes qui l'obsèdent il serait certainement devenu fou... Sa pensée lance parfois d'admirables éclairs. Cette Muse insensée a des moments lucides.

1^{er} janvier 1866.

66, 66, je te demande de beaux vers, me les accorderas-tu ?

Après une bataille, il n'y a pas que les cœurs atteints par la balle qui saignent.

Les animaux me font envie, tout entiers à leurs besoins, à leurs instincts, ils n'ont pas ces aspirations qui nous trompent. Ils ne sont pas écartelés à deux mondes, comme dit Lamennais².

Je suis tellement plongée dans la nature, si près de ces existences presque complètement engagées dans l'animalité, les paysans, qu'il me semble la voir à l'œuvre.

Qui me dirait le point où l'intelligence de mon chien rencontre la mienne ? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous comprenons, bien plus, c'est que nous nous aimons. Il y a une pensée, il y a un cœur où quelques philosophes n'avaient rien vu qu'un automate.

Il n'y a pas un vice que j'excuse plus que l'abus des boissons, qui prouve que la créature humaine est si misérable que les natures avides d'idéal cherchent par tous les moyens possibles à échapper à la réalité. Ô condition humaine, il faut que tu sois bien triste pour que l'homme renonce à sa raison plutôt que de t'accepter.

1. Voir page 36.

2. Hugues-Félicité Robert de Lamennais (1782-1854) est un écrivain et philosophe français auteur notamment de *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil* en 1825.

12 mars.

J'use largement du privilège des honnêtes femmes. Rien ne m'amuse autant que le récit des hauts faits de celles qui ne le sont pas. Il est toujours très intéressant d'apprendre comment est fait le sexe auquel on appartient.

13.

Une tanière, voilà la demeure qui convient à un ours de ma qualité et de mon âge. Je ne mets pas à la porte les gens qui viennent me trouver. On ne peut pas m'en demander davantage ; c'est déjà très beau de ma part.

20 mars.

Je sens se relâcher en moi tous les ressorts de l'amour-propre, oui, ceux mêmes qui entretenaient encore en moi une certaine, activité poétique. La solitude a été mon envie et mon gouffre. Comme ces vaisseaux qui se sont trop approchés des sables funestes, je disparaissais et m'enfonçais dans une indifférence absolue.

Je n'aurai jamais assez d'admiration pour ces âmes courageuses qui, en pleine possession d'elles-mêmes et par pur dégoût des misères terrestres, ont le courage de se débarrasser de l'existence. La nature a bien su ce qu'elle faisait en nous dotant d'une irrémédiable lâcheté en face de la mort. Mais combien il est beau de la vaincre et de lui crier : je te rends ton fardeau ! Rien ne m'engageait envers toi. Si tu as cru me lier par le don fortuit de la vie, tu t'es trompée. Regarde ! Voilà le cas que j'en fais.

L'étroite vanité personnelle m'a toujours été étrangère. Je n'ai jamais eu d'autre but que de faire honneur à mon sexe et, s'il se pouvait, à mon espèce. La supériorité intellectuelle toute seule m'aurait paru misérable ; j'ai voulu y joindre la supériorité morale. Séparées, elles ne sont en effet que des moitiés d'une couronne qui n'est vraiment belle qu'entière.

Détachement, mot triste, mot sublime qui contient toute la vie humaine.

La vertu, c'est la force. Quelle profondeur dans cet instinct qui préside à la formation des langues.

26 mars.

La poésie d'Hugo¹ a fait une telle consommation d'images poétiques qu'il y aurait lieu de s'étonner qu'il en restât pour les poètes à venir. J'ai autant que possible évité de parler de moi dans mes vers. Faire de la poésie subjective est une disposition malade, un signe d'épuisement prochain. Tout individu sera bientôt à bout de chants et de cris, s'il n'exprime que ses propres sensations. C'est au nom de la nature, c'est surtout au nom de l'humanité qu'il nous faut élever la voix. Ces sources éternelles d'inspiration et de douleurs sont seules vraiment profondes, émouvante, intarissables.

Que sont nos impressions personnelles, quelque sublimes que nous nous les figurions ?

La chimère n'a jamais eu de prise sur moi. Je me connais en douleurs.

26 avril.

Quand je me représente que j'ai paru fortuitement sur ce globe emporté lui-même à travers l'espace, au hasard des catastrophes célestes ; quand je me vois entourée d'êtres aussi éphémères et aussi incompréhensibles que moi, lesquels s'agitent et courent sans relâche après des chimères, j'éprouve l'étrange sensation du rêve. Je ne puis croire à la réalité de ce qui m'environne, Il me semble que j'ai aimé, souffert et que je vais bientôt mourir en songe. Mon dernier mot sera : J'ai rêvé.

Les natures rêveuses sont celles qui ont foi aux choses du sentiment. Elles transforment leurs chimères en réalité. J'ai toujours été trop sceptique...

Eh bien ! oui, je suis seule ! Qu'y ai-je perdu ? La satisfaction de quelque vanité. Nous nous en étonnons. Notre orgueil s'imagine que j'y ai perdu, comme si nous avions quelque chose à gagner à partager nos préjugés, nos faiblesses, nos chimères.

Seule ! mais c'est être libre. Seule. Mais c'est pour mettre à profit mon petit instant d'existence, pour jeter un regard sur les merveilles qui m'entourent, pour contempler la nature. Mais il m'a suffi pour, dresser ma chétive mais indomptable individualité devant le sphinx² éternel et lui crier : Je t'ai interrogé ; cela me suffit. Libre à toi maintenant de me dévorer.

1. Voir page 36.

2. Dans la mythologie égyptienne, le sphinx est un lion à tête humaine qui monte la garde aux portes du monde souterrain.

L'intolérance a fondé le christianisme ; mais elle le perdra. Contraindre et extirper, il n'y faut plus songer.

Fatalité ! voilà le mot de l'univers, depuis l'atome insensible jusqu'à l'homme. Oser prononcer le mot de liberté, ce n'est avoir aucune idée des lois inflexibles qui enchaînent et relient toutes les manifestations de la matière et de la pensée.

Si l'homme se déclare libre, c'est que les ressorts qui le font agir lui échappent.

Le système de Taine¹ est vrai. La pensée humaine est soumise à des lois inflexibles comme tout autre phénomène. Seulement nous ne pouvons pas les déterminer avec autant de rigueur, la matière observée étant par sa délicatesse même soumise à des influences diverses et compliquées dont la part est impossible à mesurer.

Je ne saurais saisir le jeu de mes organes. J'ignore quelle part revient à chacun de mes ancêtres dans mes facultés et dans mes instincts. Je ne puis déterminer dans quel sol intellectuel et moral plongent les racines de mon individu. C'est vraiment ce qui m'échappe que j'appelle ma liberté.

29 avril.

La femme est destinée à perpétuer l'espèce avec accompagnement de plaisir. Elle s'y prend de toutes les manières pour réveiller cette idée chez l'homme. Voilà le fond vrai, le fond unique de toute sa coquetterie. Vivre est si naturel qu'on s'imagine aussi difficilement une époque où l'on ne vivait pas qu'une époque où l'on ne vivra plus.

On voit que Mme D S² s'est laissée irrésistiblement aller au bonheur de se diviniser dans Nélida et Diotime³. Se vouer un culte quand on s'est si peu respectée. Ce contraste me frappe, moi qui incline en sens contraire. J'ai toujours fait très bon marché de mes petits avantages physiques et intellectuels ; je les abandonnai, m'inquiétant peu de l'opinion que les autres en pouvaient avoir. En revanche, j'ai peut-être exagéré le sentiment de ma dignité morale. J'ai toujours tenu à

1. Hippolyte Adolphe Taine (1828-1893) est un philosophe et historien français auteur notamment d'une *Histoire de la littérature anglaise* en 1864.

2. Il s'agit de Daniel Stern (voir page 53).

3. Nélida est le personnage éponyme du roman de Daniel Stern publié en 1865, Diotime est un des personnages de *Dante et Goethe* publié l'année suivante.

enlever la paille du côté du caractère, je sentais que c'était là qu'était ma vraie personne.

Il y a de l'histrion dans tout artiste exécutant. Surtout l'exhibition de sa personne pour de l'argent est contraire à la dignité humaine.

Malgré ce qu'elle a d'humiliant, quand on a tâté de l'exhibition, on n'en veut plus démordre. Voyez les acteurs, les chanteurs ! Si j'avais prêté mon chien pour l'exposition de son espèce, je ne m'y fierais plus ; il me semble qu'il serait toujours tenté de retourner aux Champs-Élysées¹.

29 mai.

On dit à la Foi : calme mes craintes, console mes douleurs, endors mes curiosités. Quant à la vérité, tu t'arrangeras avec elle comme tu pourras ; cela n'est point mon affaire.

Les humanités sidérales ont-elles cette belle invention qui s'appelle religion ? Ce fléau n'existe-t-il que pour nous ?

Le cœur est plein de détours et de cachettes.

Il faut se hanter soi-même.

5 juin.

Une personnalité, c'est de l'être condensé, fixé, circonscrit. Cette définition ne peut donc pas s'appliquer à Dieu qui est tout l'Être.

Dieu agit, il ne crée pas ; le phénomène voilà son domaine. Le monde est un acte et non une œuvre.

Je suis sujette en rêve à d'horribles accès d'ennui.

19 juin.

Tous les philosophes, arrivés en face du problème de la morale, sont obligés de faire volte-face. Leur système menait droit à la fatalité : il n'y avait plus à reculer. Ils se sont contredits pour sauver la liberté humaine.

Jésus n'a jamais fait preuve de tendresse filiale. Il fallait que l'humanité eût bien soif d'idéal féminin pour diviniser Marie, celle à qui son fils avait dit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ?

1. Voir page 20.

Les grands dévots sont en cela fidèles à l'esprit de Jésus qu'ils ont rompu les liens de la famille. Devant le Père inique et impitoyable, que deviennent les nœuds humains ?

Savoir ! aimer ! voilà les deux cris que l'homme jette à travers la vie. Renverser l'axiome : peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène.

9 juillet.

Il est étonnant que G S² conserve encore la faculté de faire parler l'amour. Passé un certain âge, il me paraît impossible d'y croire, à plus forte raison de lui prêter l'éloquence. Ô jeunesse prolongée du cœur ! ou simplement virtuosité de plume.

11 juillet.

Je ne sais rien de plus épouvantable que la croyance à l'immortalité. Quoi ! condamné. La vie à perpétuité. Pas de mérite qui puisse m'en délivrer. Je passe à la nature de m'avoir fait naître ; je suis un jeu de ses forces, un produit de ses caprices. Il est vrai, j'ai lutté, j'ai souffert. Ce fut l'affaire d'un instant. Je vais disparaître. Tout est oublié, pardonné, pourvu qu'il ne faille pas recommencer. Menacé d'immortalité. J'ai assez de mon instant de vie. Halte-là, nature. Voilà qui passe la plaisanterie. Comment ? Je ne pourrais pas mourir en paix. Après cette vie, une autre m'attendrait. Merci ! Qui que tu sois, garde ton immortalité pour toi, je n'en veux pas.

9 septembre

Quand je lis Pascal¹, il me semble que je suis au bord d'un abîme ; le vertige me prend ; je n'ose regarder jusqu'au fond de cette passion et de ce délire. Cela passe la portée humaine, Et pourtant, comme il nous attire ! On sent qu'il y a un homme dans cet insensé, et quel homme ! un homme qui gémit sous le poids de son humanité, il veut la soulever, elle retombe et l'écrase. Quels cris ont jamais égalé les siens ? Nous avons les plaintes des poètes, nous avons Musset³. Mais

1. Il s'agit de George Sand (voir page 25).

2. Voir page 40.

3. Voir page 22.

jamais les éclats d'une douleur individuelle n'atteindront à de pareils effets. C'est l'humanité tout entière, l'humanité malade et gémissante, qui crie par la bouche de Pascal.

Ne demandez pas à cet homme d'envisager paisiblement la condition terrestre. Lui, résigné, jamais. Il n'accepte pas la destinée humaine pure et simple. Cet abîme qu'il voyait toujours, c'est son propre cœur. Il lui a suffi d'aimer un jour pour atteindre d'un élan toutes les propriétés de l'amour. Jamais de pareils combats n'ont été livrés dans le champ clos d'une âme. Quel triomphe quand il a terrassé sa raison. Malheureux ! il n'a pas vu que c'est lui-même qu'il avait anéanti, qu'il avait détruit le seul obstacle qui le défendait contre ses terreurs. Cette certitude qui le fuit, voilà son tourment ; et pourtant il faut croire. Dilemme atroce qui l'étreint et le meurtrit. Son seul recours fut d'accabler la raison. Elle terrassée, il triomphe. Plus de justice, plus de pitié. Damnation d'un bout à l'autre de la création. Le malheureux est emporté par la violence de sa peur et de ses désirs. Il a fait le saut dans l'abîme.

11 septembre.

L'écrivain n'a pas seul le privilège des belles imaginations et des grandes pensées. Parmi cette foule qui s'achemine silencieusement à la mort, combien auraient pu étonner le monde par la profondeur de leurs vues et les merveilles de leurs conceptions. Un prétexte, une occasion leur a manqué, et les voilà dévolus à l'oubli. Immortalité ! de combien de siècles retarderas-tu l'oubli complet, définitif ?

Le chrétien innocent naît avec un crime à expier.

Ô Pascal, ton Dieu est un monstre.

Quand même Dieu serait, il ne pourrait pas punir.

25 septembre.

L'animalité est le début de l'humanité ! Nos grossièretés, nos vices sont des restes de cette fange première. L'innocence primitive de l'homme n'a jamais pu être que l'inconscience. C'est seulement lorsque la distinction du bien et du mal s'est faite en lui, qu'il a vu devenir coupable. La genèse¹, sous le voile du mythe, a exprimé cette vérité profonde.

1. Premier livre de la *Bible*.

14 octobre.

Je ne suis pas femme de lettres ; je n'écris pas, je chante.

12 janvier 1867.

Quand une âme jette les hauts cris, c'est qu'elle est enfermée dans une contradiction : Pascal¹, Musset².

Je me prends souvent à rêver devant le profil de Musset, il l'exprime tout entier. Voyez ce front charmant, ce nez fin, Mais cette bouche. grossière, qu'en dites-vous ? Il y avait certainement là l'aspiration vers l'amour idéal, en même temps qu'un instinct bestial vers les jouissances sensuelles. Sa vie s'est perdue, son génie s'est épuisé à chercher le joint entre ces deux mondes.

30 janvier 1867.

Je ne recule devant aucune solution du problème humain. Mais dans ma hardiesse qui en poésie n'a pas d'égale, je n'ai pas encore prononcé le nom de Jésus. L'éternelle vérité que je cherche à rencontrer est trop supérieure à nos petits conflits pour s'arrêter aux questions de personne. Elle les écarte et passe outre.

J'ai plusieurs moi ; mais ils sont à des profondeurs différentes.

Dans le système de Spinoza³, Dieu existe si peu que ce n'est pas la peine de l'adorer.

Dans nos instincts l'animalité domine ; elle s'y retranche comme en une place forte. N'est-ce pas une invitation à l'en expulser ?

J'ai trois faibles et je les confesse sans honte : la nature, la poésie et la vertu..

Quoi ! toujours des princes à la bouche comme au ciel !

Ô vieux Lucrèce⁴ ! ta physique est en pièces. Mais ce qui subsiste à jamais, c'est ta haine héroïque contre les inventions religieuses, c'est ton ardeur, tes défis, ce sont tes cris. Tu as passé à côté de la vérité matérielle, mais tu atteins d'un élan à la vérité morale. Nous savons mieux et plus que toi. La physique et. la chimie nous ont déjà révélé

1. Voir page 40.

2. Voir page 22.

3. Baruch Spinoza (1632-1677) est un philosophe hollandais, auteur notamment du *Traité Théologico-Politique* en 1670.

4. Voir page 30.

bien des secrets. Si tu te trompes dans l'explication de l'univers, tu es descendu à de telles profondeurs ou monté à de telles hauteurs d'âme que ta passion du moins soulève encore l'esprit moderne et l'emporte dans son essor.

Il n'y a pas d'âge mûr pour celui qui ne veut pas mûrir.

En amour que de déceptions, que de dupes ! Mais en attendant, la nature a fait son coup ; c'est tout ce qu'elle demande.

Femme ou vin, il faut que l'homme se grise.

Le besoin d'être gris fut la perte de Musset¹.

10 août.

L'homme n'a pas le droit d'être misanthrope. Au moindre retour sur lui-même, il trouvera en lui les germes plus, ou moins étouffés de ces vices qui l'indignent dans l'espèce humaine. C'est surtout sur le chapitre des faiblesses qu'il ne faut pas sortir hors de l'humanité.

10 février 1868.

La musique me remue jusque dans mes dernières profondeurs. Les regrets, les douleurs, les tristesses qui s'y étaient déposées en couches tranquilles, par le simple effet de la raison et du temps, s'agitent et remontent à la surface. Dans cette vase que je croyais retourner, je vois reparaître au jour tous les débris de mon cœur

1^{er} mars 1868.

Les travaux manuels sont pour mon esprit de première nécessité. La machine seule occupée, il est d'autant plus libre. C'est le moment qu'il saisit pour se parler à lui-même. Quand je lis, il est avec un autre. Il est si mal élevé qu'il préfère sa propre compagnie. Cela le gêne, cela le trouble et lui enlève le peu de facilité et d'initiative qu'il a.

Avril.

Il y a une vilaine variété de remords, c'est celui des bonnes actions. On s'en veut d'avoir été trop généreux, trop naïf. Mais on reconnaît en même temps que ces regrets sortent d'un fond mauvais et l'on a le remords de son remords.

1. Voir page 22.

1^{er} octobre.

Tont en m'amusant à un jeu d'enfant, je suis tourmentée par la pensée d'un idéal poétique – absolu. C'est un piètre idéal qu'un idéal relatif. Et me voilà enviant les organismes intellectuels des mondes supérieurs, auxquels il est certainement donné de saisir la beauté sous des aspects plus splendides.

Combien me semblent mesquins les drames tirés de nos passions éphémères et de nos petites combinaisons sociales !

À la fin du journal, on lit, sans aucune date, les pensées suivantes :

Les preuves de l'existence de Dieu ne sont que des fruits d'ignorance ; des limites de son intelligence il fait celles de la nature.

Se croire immortel, c'est se flatter.

L'homme remplit le vide de son ignorance par les formes de sa fantaisie.

La religion est la divinisation de l'ignorance par la puissance de l'imagination.

Dieu est la cause inconnue des phénomènes, divinisée par l'imagination.

Hugo¹ deviendrait fou s'il n'écrivait pas.

Musset² crie de la chair et de l'âme.

Je préfère de la musique sans paroles, Pour celle-ci je sais les y mettre.

Le cœur est le domaine naturel de S P³. Seulement on peut lui reprocher de trop chercher la petite bête.

1. Voir page 36.

2. Voir page 22.

3. Il s'agit de Sully-Prud'homme (1839-1907), écrivain français, auteur notamment de *Réflexions sur l'art des vers* en 1892.

Bibliographie

ŒUVRES DE LOUISE ACKERMANN

- *Contes*, Paris, Garnier, 1855.
- *Contes*, Nice, Caisson, 1861.
- *Contes et poésies*, Nice, Caisson, 1862.
- *Contes et poésies*, Paris, Hachette, 1863
- *Poésie. Prométhée. À Daniel Stern*. Saint-Germain, L. Toinon, 1866.
- *Poésies philosophiques*, Nice, Caisson et Mignon, 1871.
- *Poésies, Premières poésies, Poésies philosophique*, Paris, Lemerre, 1874.
- *Le Déluge*, Nice, Caisson et Mignon, 1876.
- *Œuvres*, comprenant *Ma vie, Premières poésies* et *Poésies philosophiques*, Paris, Lemerre, 1877.
- *Pensées d'une solitaire, précédées d'une autobiographie*, Paris, Lemerre, 1882.
- *Pensées d'une solitaires, précédées de fragments inédits*, Paris, Lemerre, 1903.
- *Le Journal de Madame Ackermann*, in *le Mercure de France*, 1^{er} mai 1927.
- *Œuvres de Louise Ackermann*, comprenant *Ma Vie, Premières poésies* et *Poésies philosophiques*, fac-similé de l'édition de 1877, Paris, L'Harmattan, 2005.

OUVRAGES ET ARTICLES CRITIQUES

- *La Poésie philosophique au XIX^e siècle*, thèse de doctorat de Marc Citoileux, Paris, Plon, Nourrit et Compagnie, 1906.
- *La Conscience embrasée* d'Aurel, Paris, Radot, 1927.

- *Le Séjour de Madame Ackermann à Nice* de Bernard Barbery, Toulouse, L'Archer, 1923.
- « Un poète positiviste », article de Elme-Marie Caro, dans l'édition du 15 mai 1874 de la *Revue des deux mondes*.
- Préface de Louise Read à l'édition d'Alphonse Lemerre des *Pensées d'une solitaire* en 1903.
- Préface de Marie Delcourt et Dorothée Costa à l'édition L'Harmattan des *Œuvres* en 2005.

SUR INTERNET

- Biographie sommaire sur le site Wikipedia.
- L'édition Alphonse Lemerre des *Œuvres de Louise Ackermann* comprenant *Ma vie*, *Premières Poésies*, et *Poésies philosophiques* est téléchargeable sur le site Gallica de la Bibliothèque nationale de France.

Table

Préface de Victor Flori	9
Note préliminaire	13
Pensées d'une solitaire.....	15
Journal de Madame Ackermann	45
Bibliographie	87



Imprimé par le Livre unique
41 rue Camille Pelletan
78800 Houilles
Septembre 2008